

# Ecrire avec les troubles et la souffrance

Olivier Croufer  
Animateur au Centre Franco Basaglia

Résumé : Nous nous sommes demandé ce qu'est écrire comme pratique d'émancipation autour des troubles et de la souffrance psychique. D'abord en définissant un sujet d'écriture qui permette aux uns et aux autres de rechercher ce dont il pourrait s'agir. Cette recherche pourrait se faire autour du « trouble », de la « souffrance », de « territoires existentiels ». Nous déplaçons ensuite les problèmes qu'implique écrire à partir de cette recherche : comment écrire des univers d'inspiration, comment rendre intelligible et rendre sensible, comment composer des normes.

---



Le Centre Franco Basaglia promeut une psychiatrie démocratique. Il invite les citoyens à se préoccuper des maladies psychiatriques et des souffrances psychiques comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société. Il soutient des projets concrets, des pensées critiques et des propositions politiques à partir de trois thématiques du quotidien de la vie des personnes aux prises avec des souffrances psychiques : 1° la reconnaissance et l'émancipation, 2° l'hospitalité et 3° la justice sociale.

---

Cette étude est téléchargeable sur [www.psychiatries.be](http://www.psychiatries.be)  
1<sup>ère</sup> édition, décembre 2019, 2<sup>e</sup> édition, février 2020.

Avec le soutien de :

Editeur responsable :  
Centre Franco Basaglia asbl,  
Chaussée des Prés, 42, 4020, Liège.  
Courriel : [info@psychiatries.be](mailto:info@psychiatries.be)



## INTRODUCTION . . . . .

Le Centre Franco Basaglia produit régulièrement de l'écriture depuis 2012. Pour une part, cette écriture est encadrée et soutenue par un agrément en éducation permanente. En résumé, elle devient une pratique contributive à des dynamiques d'émancipation. Et par ailleurs nous produisons d'autres écritures qui ne relèvent pas directement de cet agrément. Dans cette étude, nous nous demandons ce qu'est écrire comme pratique d'émancipation alentour des troubles et souffrances psychiques.

La première partie s'efforce de définir le sujet d'où puise l'écriture. Ce n'est pas la santé mentale. Pourtant, cette appellation est devenue la plus commune pour désigner les problèmes des personnes immédiatement concernées par notre action. On parle à leur égard de leurs « problèmes de santé mentale ». Plus globalement, il est dit que la santé mentale concerne tout le monde. Dans le langage ordinaire et celui des professionnels de ce champ disparate, la santé mentale désigne deux choses. Elle renvoie à des ressources qui contribuent à la santé mentale. Il ne s'agit pas que des ressources d'aide et de soins. Depuis l'élargissement du concept de santé à l'ensemble de ses déterminants, presque tout peut être ramené à des vecteurs de santé : les entourages et les relations, les associations, les services publics, les entreprises, le système éducatif, les systèmes de sécurité sociale, etc. La santé mentale devient un concept englobant le monde. La deuxième dénotation du concept de santé mentale devient dès lors préoccupante. La santé mentale désigne aussi un horizon normatif. La vie doit être orientée vers le bien-être. La santé mentale définit les conduites à encourager pour y accéder. Pour nous, l'écueil n'est pas que la vie puisse être orientée vers le bien-être. Mais dans une démarche qui cherche des voies d'émancipation, il est contradictoire d'accomplir son travail (d'écriture) dans un horizon déjà normatif. Le sujet devrait plutôt être formulé de telle façon qu'il ouvre à des possibles normatifs. La rencontre avec ce dont il s'agit ne pouvait commencer par des savoirs et des projets déjà établis, mais en créant les conditions d'une re-

cherche. Affirmer la démarche en tant que recherche permet d'intégrer les uns et les autres dans une forme d'égalité : une égalité devant l'incertitude, de ce dont il s'agit, a fortiori de ce qu'il pourrait s'agir.

Trois notions sont essentielles à cette démarche de recherche : le trouble (psychique), la souffrance (psychique) et le territoire (existentiel). Elles sont les sources auxquelles nos questions viennent chaque fois puiser. Ces trois notions font l'objet des trois premiers chapitres. Le premier chapitre est consacré au trouble. Nous nous efforçons de le définir dans son potentiel critique et son potentiel d'agir. Il est pris avant ses mises en formes spécifiques et normatives, avant qu'il devienne « trouble... de santé mentale » par exemple. Il est défini par les forces qui l'animent, et le confus, le flou du trouble sont appréhendés comme des résistances à des mises en formes données d'avance. Le deuxième chapitre s'arrête à la notion de souffrance. Sa spécificité est d'être un affect. Nous chercherons à définir ce qui est ainsi affecté. La souffrance est un affect où le rapport à soi est altéré en même temps que le rapport à autrui. Elle exprime l'impuissance de la psyché à être capable de... Le troisième chapitre déploie la notion de territoire existentiel. Notre sujet ne se limite pas aux personnes qui éprouvent un trouble et une souffrance psychique. Il concerne les rapports aux troubles et souffrances qui se forment et se transforment dans le milieu où nous habitons. Le territoire est la notion qui permet de rapporter le trouble et la souffrance à ces milieux.

Une fois les sources de notre écriture établies, la deuxième partie dessine les élans et les problèmes vers lesquels nous sommes entraînés pour que l'écriture contribue à des dynamiques d'émancipation. Le quatrième chapitre est consacré aux imaginaires qui peuvent inspirer les territoires existentiels. Nous les avons appelés « univers d'inspiration ». Ceux-ci sont des composantes immatérielles des territoires. Au fil de notre travail d'écriture, nous avons progressivement construit trois univers d'inspiration. Ils auraient évidemment pu être tout autre. Deux traits ont été particulièrement déterminants dans leur constitution. Premièrement, ils doivent avoir une consistance sociohistorique actuelle. Un univers d'inspiration est un imaginaire agissant sur le désir de vivre ensemble. Il doit pouvoir inspirer des populations, des peuples, des multitudes suffisamment diversifiés dans leur souhait de faire société en commun. Le deuxième trait est pleinement concomitant du premier. Il n'y a pas de société vivante sans discorde. Les univers d'inspiration n'homogénéisent pas un point de vue, ils déploient des contro-

verses. Ils font varier différents points de vue sous l'inspiration d'un sujet sociohistoriquement constitué dans ses différenciations. Trois univers sont présentés : reconnaissance-émancipation, justice sociale, hospitalité. Le cinquième chapitre est consacré aux modalités d'expression de notre écriture : rendre sensible, rendre intelligible. Le territoire existentiel où se déploient les rapports aux troubles et la souffrance est habité de composantes tout autant matérielles qu'immatérielles. Il est possible de rendre cela sensible. Le sensible est ce qui est perçu par les sens. Il est aussi possible de rendre cela intelligible. L'intelligible est ce qui peut être compris. Mais cette différence va poser problème dans le passage à l'écriture. L'intelligible est intrinsèquement lié à la pensée et au langage. Par contre, l'expérience sensible a des difficultés à devenir dicible car seuls les sens nous apprennent ce que sont les qualités sensibles. Un autre régime d'écriture devra être déployé. Le dernier chapitre revient aux horizons normatifs. Ceux-ci avaient été abandonnés comme point de départ. Mais une fois que l'écriture se fait recherche auprès du trouble, de la souffrance et de leurs expressions dans des territoires existentiels ne pourrait-on pas tenter d'indiquer quand même des chemins qui pourraient être empruntés en commun. Rendre sensible, rendre intelligible sont dynamisés par un troisième terme : composer des normes. Déjà dans le rendre sensible et le rendre intelligible, il y a quelque chose qui s'efforce de donner vie à des dynamiques d'émancipation. La composition de normes donne forme à ce qui pourrait être institué, stabilisé comme médiation entre les humains, tout en permettant de nous interroger sans cesse sur nos rapports au trouble et la souffrance psychique.

Cette étude résulte d'un travail d'écriture entamé en 2012 par le Centre Franco Basaglia dans le cadre d'un processus d'éducation permanente. Je tiens à témoigner toute ma gratitude à toutes celles et ceux qui ont contribué à cette réflexion critique. Je nomme juste ceux qui ont été impliqués très directement dans cette étude, mes collègues Christian Legrève et Julien Vanderhaeghen. Les autres, je les garde dans mon cœur.

## CHAPITRE 1

### ÊTRE LÀ (1) ? UN TROUBLE. . . . .

Être là en raison d'un trouble. Il s'agit de la raison aujourd'hui la plus fréquemment invoquée. Dans les années 80, les appellations « trouble mental » ou « trouble psychique » viennent remplacer celles de « maladie mentale » ou de « pathologie mentale ». Un événement pivot est la publication en 1980 du D.S.M. III. Ce manuel, *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (D.S.M.)* est publié par l'Association américaine de psychiatrie. Il permet de décrire et classer les troubles mentaux (disorder se traduisant en français par trouble). Le D.S.M. qui en est aujourd'hui à sa cinquième édition (D.S.M. V, 2018) est l'une des principales références scientifiques pour le diagnostic en psychiatrie dans le monde. Grâce à ce manuel, on a vu proliférer tant dans le champ scientifique que dans le langage ordinaire une série de troubles : toutes sortes de troubles dépressifs, des troubles du comportement alimentaire, des troubles psychotiques, une infinité de troubles anxieux, des troubles envahissants du développement, des troubles bipolaires, des troubles addictifs à l'héroïne ou aux jeux, des troubles dysphoriques prémenstruels, etc. Pour les professionnels de la santé, ces troubles sont décrits par un ensemble de traits (de l'insomnie, une hallucination visuelle, une consommation de produits addictifs, etc.). Un ensemble de traits, appelés symptômes, va désigner tel ou tel trouble. Celui-ci est avant tout un paquet de symptômes. L'explication du développement d'un trouble est toujours assez controversée. Le D.S.M. esquive d'ailleurs cette controverse en ne faisant pas référence à l'étiologie (le processus causal des maladies) dans ses classifications. D'une façon générale, il y a peu d'accords scientifiques unanimes et solides sur l'explication. Il n'y a même pas d'accord sur ce que serait

« être scientifique » dans le savoir sur ces troubles. Par contre, il existe différentes voies de compréhension ou d'explication qui sont mises à l'épreuve dans la pratique et dont il est possible d'estimer les effets. Les troubles sont des entités pragmatiques. Les professionnels peuvent s'en saisir pour choisir d'emprunter telle démarche clinique, pour opter pour telle méthode thérapeutique, pour prescrire les psychotropes qui auront une probabilité plus ou moins certaine d'avoir des effets.

Ce faisant, en recomposant l'objet de la psychiatrie autour de la notion de trouble, les changements vont déborder le champ de la discipline psychiatrique. À la différence d'une pathologie ou d'une maladie, tout le monde peut prétendre à se saisir d'un trouble pour le traiter. Le bourgmestre et la police peuvent agir face à un trouble à l'ordre public. L'application de son smartphone peut donner des conseils de santé pour prévenir les troubles dépressifs et proposer des remises en forme. Les employeurs et les employés peuvent agir de concert contre le burn-out. La psychiatrie va diffuser ce qu'est un trouble, les conduites et attitudes qui sont troublantes. Et en se dissolvant dans la santé mentale, elle permet à tout le monde de se référer aux comportements que permettent de les éviter. « La médecine et la psychologie ne sont pas seulement des rationalités scientifiques ou des pratiques professionnelles, mais elles constituent aussi des pratiques sociales qui participent au gouvernement des conduites. (...) La médecine, la psychiatrie et la psychologie participent, au non de la santé publique transformée en véritable salut religieux, à nous dire comment nous comporter dans tous les aspects de la vie quotidienne pour bien nous porter. (...) Les diagnostics et les traitements psychiatriques s'avèrent un enjeu essentiel de cette normalisation des conduites et de la naturalisation des normes sociales. C'est à la psychiatrie - rebaptisée santé mentale - que l'on confie la tâche de construire des normes et de définir des déviations sociales<sup>1</sup>. » Un discours critique naît ainsi de l'expansion populaire du trouble. Le trouble est l'instrument d'une entreprise normative : il sert à dire la norme sur son versant négatif (dire ce qui constitue une déviance) et sur son versant positif (dire les conduites qui amènent au bien-être.) En ce sens, le trouble psychique devient l'instrument d'une « bio-politique »<sup>2</sup>. Il est un moyen pour gouverner les corps et la bio-

<sup>1</sup> Gori, Roland. *La construction du trouble comme entreprise de normalisation*. In : La lettre de l'enfance et de l'adolescence, 2006/4, p. 31-32.

<sup>2</sup> Voir par exemple : Absil, Marie. *Constructions politiques: savoirs, pouvoirs, biopolitique*. Centre Franco Basaglia, 2012. Téléchargeable sur [www.psychiatries.be](http://www.psychiatries.be)

graphie de la population.

## Être auprès d'un trouble émancipateur ?

Heureusement, les sujets ne s'assujettissent jamais tout à fait aux normes. Le trouble est précisément ce qui s'exprime dans ces écarts à la norme. Le concept de trouble est paradoxal. Il convoque une entreprise normative qui répète la norme et enjoint le sujet à s'y conformer, et en même temps le trouble exprime une émancipation du sujet qui s'échappe de la norme. Nous souhaitons explorer ce versant émancipateur. Comment le trouble pourrait-il convoquer des manières d'être là qui invitent à des émancipations ? Nous proposons d'entrer dans cette exploration par quelques écrits de la poétesse Sylvia Plath (1932-1963). Dans un roman d'inspiration autobiographique, *La cloche de verre*, elle relate une scène à l'aube de sa vie adulte où elle s'est réfugiée dans la cave pour « avaler les comprimés un à un entre des gorgées d'eau ». Sa poésie l'a consacrée comme une poétesse emblématique de l'être femme dans une société (littéraire) dominée par les hommes. Elle s'est mariée avec le poète Ted Hughes avec lequel elle eut deux enfants. Sylvia Plath s'est suicidée en 1963.

*« Je suis descendue dans la cuisine. J'ai ouvert le robinet et je me suis versé un grand verre d'eau. Ensuite j'ai pris le verre et le flacon de comprimés et je suis descendue dans la cave.*

*Une lumière faiblarde filtrait à travers les soupiraux. Derrière la chaudière, il y avait un trou noir dans le mur qui disparaissait sous le passage couvert et m'arrivait à hauteur d'épaule. Le passage avait été ajouté à la maison après la construction de la cave et construit au-dessus de cette grotte secrète au sol de terre battue.*

*Quelques vieilles bûches bloquaient l'entrée. Je les ai un peu repoussées et j'ai posé le verre et le flacon côte à côte sur une des bûches. J'ai commencé à pénétrer dans le trou. Ça m'a pris un bon bout de temps pour me coincer là-dedans mais finalement après bien des tentatives j'y suis parvenue et j'étais accroupie comme une naine à l'entrée des ténèbres.*

*La terre était douce sous mes pieds nus, mais elle était froide. Je me suis demandé depuis combien de temps ce petit carré de terre n'avait pas vu le soleil.*

*Ensuite, l'une après l'autre, j'ai remis les bûches*

*couvertes de poussière en travers de l'entrée de mon trou.*

*L'obscurité était épaisse comme du velours. J'ai attrapé le verre et le flacon et, précautionneusement à genoux, la tête baissée, j'ai rampé jusqu'au fond du trou.*

*Mon visage effleurait des toiles d'araignée douces comme de la mousse. Resserrant mon imperméable noir autour de moi comme une ombre secrète, j'ai dévissé le bouchon du flacon et j'ai commencé à avaler les comprimés un à un entre des gorgées d'eau.*

*Au début, il ne s'est rien passé. Mais en approchant du fond du flacon, des lumières bleues et rouges éclairaient à intermittence devant mes yeux. Le flacon m'a échappé des mains et j'ai basculé sur le sol.*

*Le silence s'est retiré, dénudant des galets, les coquillages et toutes les petites épaves minables de ma vie. Puis, au bord du visible, il s'est ramassé sur lui-même et d'une seule vague balayant tout, il m'a emportée dans le sommeil<sup>3</sup>. »*

Alors, nous lecteurs troublés, ou nous sujets, comment pourrions-nous être là ? Là mystérieux, au bord du visible, où le silence s'est ramassé sur lui-même. Comment être autrement qu'après le bord de mort à « retirer les asticots gluants comme des perles<sup>4</sup> » ? C'était la deuxième fois. Sylvia Plath était bien résolue, « à en finir, à ne jamais revenir. »

« Mourir est un art, comme tout le reste. »

« C'est assez facile à réaliser dans une cave. C'est assez facile de rester là et d'attendre ». Mais nous, lecteurs touchés, sommes déjà, un peu, en train de faire varier en imagination des rapports (im)possibles avec Sylvia. Ces rapports sont fragiles, à la façon de ceux qui, dans ces situations, aiment, soignent, cherchent et farfouillent, et à tour de rôle se fatiguent, désespèrent, veulent un bol d'air, en finir, eux aussi. Le « nous » d'une co-présence est donc une vraie question, vulnérable, sans cesse remise en question. Elle interroge notre désir d'être-avec dans ce genre de situation, le désir des uns et des autres quand la rencontre ne va pas de soi.

Nous, là.

« Méfiez-vous  
Méfiez-vous.  
De la cendre je surgis  
Avec mes cheveux rouges

<sup>3</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. In *Oeuvres*, Gallimard, coll. Quarto, 2011, p. 498-499.

<sup>4</sup> Plath Sylvia, *Dame Lazare*. In op. cit., p. 143.

*Et je dévore les hommes comme l'air*<sup>5</sup> »

Une façon ordinaire de désigner l'endroit de notre présence est de parler d'un trouble. La vie de Sylvia Plath inspire un trouble. Et pour ne pas rabattre trop vite le trouble sur le psychique (un trouble psychique), nous pourrions dire aussi que le monde est troublé par la vie de Sylvia Plath.

### **Distinguer des forces et des formes**

On sent bien que le mot « trouble » a deux connotations qui déplient son sens. Le trouble est ce qui n'est pas net, pas clair, nébuleux, ce qui altère la transparence ou la pureté. J'ai la vue trouble. Je ne comprends pas ce que cette personne me raconte, son récit est trouble, il est confus. En quelque sorte, la forme, qu'elle soit de l'ordre de l'intelligible ou du visible, ne tourne pas au clair. La forme nette ne prend pas. Par ailleurs, le trouble connote les situations de façon un peu distincte quand il souligne ce qu'il amène de dérangement, de déséquilibre ou de menace. Il trouble le calme, la paix des ménages, l'ordre public, la morale. En ce sens, le trouble est une force, il agit dans une situation ou dans un ensemble. Le trouble a sa puissance qui peut d'ailleurs être plus ou moins intense.

On pourrait retenir deux caractères du trouble, et tenter d'examiner si cela nous permet de déplier la question :

1. Le trouble a une forme (visible, intelligible, sensible) qui ne tourne pas clair. Le passage à la forme ou à l'ordre clair et net nous fait d'ailleurs quitter l'état de trouble.
2. Il y a de la force, de la puissance dans le trouble. Il est difficile à ce stade d'être plus précis.

### **À la recherche des forces du trouble**

On serait invité à s'intéresser à des forces qui ne tournent pas d'emblée à des formes claires, des forces dont la forme intelligible et sensible reste nébuleuse. Étrange situation où, paradoxalement, la forme reste en quelque sorte informe. Il y a là un problème dont des philosophes comme Michel Foucault ou Gilles Deleuze adorent s'emparer car il les oblige à penser les forces en tant que telles. Qu'est-ce que ces forces qui agissent, si nous ne

considérons pas tout de suite leurs rapports aux formes qu'elles prennent ? Il faudra bien y revenir à ces formes, puisqu'à ce niveau il se passe effectivement quelque chose qui nous est raconté sous la forme du pas net, pas clair, nébuleux, confus. Mais, pour le moment, nous sommes invités à distinguer les forces, en nous émancipant autant que possible des formes. Foucault et Deleuze trouveraient certainement cette aventure de pensée très gaie de chercher ce que sont les forces dans ce contexte. Très pratique, aussi. Au départ d'un trouble, tenter de repérer ce qui se passe avec les forces. Dans la présentation d'un problème, toujours se demander si elle ouvre des lignes de joie. Cela est affaire d'intuition de repérer ces lignes. Du côté des forces, il y a peut-être quelque chose qui peut passer.

On pourrait donner des exemples de forces prises en tant que telles, c'est-à-dire des forces considérées sous leurs rapports à d'autres forces puisque nous voulons reporter à plus tard la question des formes. Michel Foucault donne des exemples : inciter, induire, détourner, rendre facile ou difficile, élargir ou limiter, rendre plus ou moins probable<sup>6</sup>. Une force est une action sur une action. Inciter est une force qui agit sur une autre force. Induire... une autre force. Une force est toujours rapport, rapport de forces, au pluriel. Dans *Surveiller et punir*, il avait révélé des forces au 18<sup>e</sup> siècle : « répartir dans l'espace (ce qui se spécifiait en enfermer, quadriller, ranger, mettre en série...), ordonner dans le temps (subdiviser le temps, programmer l'acter, décomposer le geste...), composer dans l'espace-temps (toutes les manières de « constituer une force productive dont l'effet doit être supérieur à la somme des forces élémentaires qui la composent<sup>7</sup> »...).

Dans *La cloche de verre* de Sylvia Plath, DIS-SOUDRE est une force qui revient à plusieurs reprises dans le trouble de la narratrice :

Les intervalles de temps se sont dissous :

« Je voyais les jours de l'année s'étaler devant moi, comme une succession de boîtes blanches, brillantes, et pour séparer chaque boîte de la suivante, il y avait comme une ombre noire, le sommeil... Malheureusement pour moi, la longue zone d'ombre qui séparait les boîtes les unes des autres avait disparu, et je voyais chaque jour briller devant moi sur une sorte de large route blanche, désertique<sup>8</sup>. »

<sup>5</sup> Ibidem., p.144.

<sup>6</sup> Deleuze Gilles. *Foucault*, Minuit, 2004, p. 77.

<sup>7</sup> Ibidem, p. 78

<sup>8</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. Op. cit., p. 470.

La succession du jour et de la nuit se dissout dans un intervalle blafard :

« *En ouvrant la porte j'ai été éblouie par le couloir violemment éclairé. J'avais l'impression que ce n'était ni le jour, ni la nuit, mais une sorte d'intervalle blafard qui s'était soudain glissé entre les deux et ne s'achèverait jamais*<sup>9</sup>. »

Toutes les activités essentielles à la narratrice semblent se dissoudre, elle se plaint de ne pouvoir ni lire, ni dormir, ni manger. Dissoudre est une force qui agit sur lire :

« *J'ai rapproché le journal pour mieux voir le visage de Georges Polluci (...)*

*Mais pendant que je les contemplais, les traits ravinés de Georges Polluci se dissolvaient pour devenir une succession régulière de points gris plus ou moins foncés*<sup>10</sup>. »

« *Les petits paragraphes sous les photos s'achevaient avant d'avoir eu le temps de se troubler et de se dissoudre*<sup>11</sup>. »

Les forces en rapport avec d'autres forces dessinent finalement un diagramme qui raconte un trouble, certes, mais en tant que rapport de forces. Dissoudre affecte organiser le temps, le temps d'écrire (une autre force), le temps de penser (encore une autre).

« *Tu es une petite hypocrite contradictoire et apeurée : tu voulais du temps pour réfléchir, découvrir qui tu étais, et tes capacités d'écriture, et à présent que tu as du temps, presque trois mois de temps atroce, tu es paralysée, en état de choc, plongée dans la nausée, dans la stase. Si profondément immergée dans ton petit tourbillon personnel de négativité que tout ce dont tu es capable c'est de t'obliger à suivre une routine, où les actions les plus simples deviennent énormes et menaçantes. Ton esprit est incapable de penser. (...) Si tu étais quelqu'un, ce qui n'est certainement pas le cas, tu ne t'ennuierais pas, tu serais capable de penser, accepter, affirmer - et non de te retirer dans un enfer mental masochiste où la jalousie et la peur te donnent envie de cesser de manger. (...) C'est maintenant le moment de susciter les idées, les mots, pour toi seule. Tu es dans un état de sidération mentale - tu as peur de te lancer, tu veux retourner en rampant dans le ventre de ta mère. Alors pense que ceci est ta chambre, ceci est ta vie, ton esprit, ne panique pas. Mets-toi à écrire, même si c'est maladroit et disparate.*

(...) *Et puis réfléchis. Si tu es incapable de penser en dehors de toi, tu es incapable d'écrire*<sup>12</sup>. »

On pourrait continuer à déplier davantage, mais on sent déjà bien les rapports de forces en présence, qui se soutiennent et se mettent en tension. Ces forces racontent des histoires en passant de l'une à l'autre.

Évidemment, il est toujours possible de passer dans un trouble à partir de différentes forces. Si l'on revient à ce geste de suicide, ce mouvement de silence interroge. Y a-t-il là une force ?

« *Au début, il ne s'est rien passé. Mais en approchant du fond du flacon, des lumières bleues et rouges éclataient à intermittence devant mes yeux. Le flacon m'a échappé des mains et j'ai basculé sur le sol.*

*Le silence s'est retiré, dénudant des galets, les coquillages et toutes les petites épaves minables de ma vie. Puis, au bord du visible, il s'est ramassé sur lui-même et d'une seule vague balayant tout, il m'a emportée dans le sommeil*<sup>13</sup>. »

RENDRE SILENCIEUX est peut-être une force. Ailleurs on trouve ceci :

« *Le silence me déprimait. Ce n'était pas le silence du silence. C'était mon propre silence.*

*Je savais pertinemment que les voitures faisaient du bruit, que les gens faisaient du bruit, que les gens à l'intérieur des voitures et derrière les fenêtres éclairées faisaient du bruit, que le fleuve aussi faisait du bruit, mais je ne pouvais rien entendre. La ville était accrochée à ma fenêtre comme une photo géante, brillante et clignotante, mais pour ce que j'en avais à faire, elle aurait tout aussi bien pu ne pas exister*<sup>14</sup>. »

Peut-être que rendre silencieux est une force qui agit sur tourbillonner, une force de cet ordre-là ? Comme dans ceci, alors que la narratrice tente de se glisser dans le rythme new-yorkais et de la mode :

« *Je me sentais très calme, très vide, comme doit se sentir l'œil d'une tornade qui se déplace tristement au milieu du chaos généralisé*<sup>15</sup>. »

Rendre silencieux semble aussi agir comme un flux et reflux qui dénudent « des galets, des coquillages et toutes les petites épaves minables de (la) vie » puis d'une seule vague les balayent. Ailleurs, dans la nouvelle *Le rocher vert*, on trouve ceci :

<sup>9</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. Op. cit., p. 397.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 476.

<sup>11</sup> Ibidem., p. 477.

<sup>12</sup> Plath Sylvia, *Journal* (6 juillet 1953). Op. cit., p. 923-924.

<sup>13</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de détresse*. Op. cit., p. 498-499.

<sup>14</sup> Ibidem, p. 395.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 384.

« Il y avait, tapi sous le sable moelleux et la surface calme et lisse de l'océan, quelque chose d'étrange et d'inconnu. Une sorte de vide s'établit pour les accueillir et par-dessus le clapotement des vagues régnait un silence bizarre. C'était comme entrer après une longue absence dans une pièce familière, qu'on retrouve vide et désolée<sup>16</sup>. »

Oui, il est bizarre ce silence, comme s'il était en rapport avec plonger sous la vague, une force qui serait quelque chose comme cela, ou bien « couler tout au fond » comme dans le poème *Lorelei* :

« (...) Pire  
Même que votre chant qui rend  
Folle, votre silence. A la source

De votre appel qui glace le coeur -  
Ivresse des grandes profondeurs,  
Ô fleuve, je vois dériver

Dans le lit de ton flot argenté  
Ces grandes déesses de paix.  
Pierre, pierre, fais-moi couler tout au fond<sup>17</sup>. »

## La résistance aux mises en formes

Dissoudre — rendre blafards les intervalles — organiser son temps — lire/écrire ET rendre silencieux — tourbillonner — dénuder — plonger sous la vague, ce sont des forces en rapport. Elles dessinent un diagramme, dont il faudrait poursuivre le dessin pour le sentir et le comprendre davantage. On pourrait aussi y pointer des affects car à chaque rencontre d'une force avec une force naît un affect. A la jonction de rendre silencieux — couler tout au fond — appeler des grandes profondeurs : des déesses de paix. A la rencontre de rendre silencieux — tourbillonner (la ville, la mode...) : déprime, vide, calme. Chaque affect est un point de singularisation qui exprime la rencontre particulière de telles et telles forces. Tant qu'on reste au niveau des rapports de forces et des affects, véritablement il n'y a pas de trouble. Le lecteur doit certes un peu chercher l'enchaînement des forces, ce qu'il fait plus ou moins spontanément dans sa lecture. Il découvre des affects, dont ceux de la tristesse. Mais le pas net, le

pas clair, le nébuleux n'apparaissent que dans le moment de la mise en forme. Pour un lecteur, quand sa mise en forme habituelle des forces en présence est troublée par l'écriture qu'en fait Sylvia Plath pour elle-même. Ça ne colle plus. Il existe un décalage entre l'enchaînement singulier des forces et des affects tel que l'éprouve et le raconte Sylvia Plath et la mise en forme ordinaire d'un lecteur. Plus ce décalage est important, plus le trouble risque d'être présent. On pressent tout ce qui peut éventuellement se passer chez le lecteur : de la surprise, de l'agacement, de la curiosité, du jugement, de la colère, etc.

Le trouble apparaît véritablement dans le passage à la forme. Donner une forme à des forces s'accomplit, par exemple, en leur désignant un sujet ou un objet. Comme par exemple, une romancière ? Une poète ? Une malade mentale (Sylvia Plath a été diagnostiquée dépressive, manico-dépressive) ? Une épouse ? On sent tout de suite qu'il va y avoir un problème car les rapports de forces ne vont pas se laisser facilement être mis en forme. Ça va résister. Michel Foucault distingue deux genres de mises en forme : voir, parler. Des régimes de visibilité et des régimes d'énonciation (il utilise surtout le terme de « formation discursive »). Ses oeuvres s'efforcent de dégager des mises en formes, historiquement et localement situées. « Par exemple, « à l'âge classique » surgit l'asile comme une nouvelle manière de voir et de faire voir les fous, manière très différente de celle du Moyen-Age, de celle de la Renaissance ; et la médecine de son côté, mais aussi le droit, la réglementation, la littérature, etc., inventent un régime d'énoncés qui concernent la déraison comme nouveau concept. Si les énoncés du XVIIe siècle inscrivent la folie comme l'extrême degré de la déraison (notion-clef), l'asile ou internement l'enveloppe dans un ensemble qui unit les fous aux vagabonds, aux pauvres, aux oisifs, à toutes sortes de dépravés : il y a là une « évidence », perception historique ou sensibilité, non moins qu'un régime discursif<sup>18</sup>. » Le trouble émerge dans la mise en forme des forces en présence :

- mise en forme sensible, régime de visibilité : l'asile qui fait voir les fous

<sup>16</sup> Plath, Sylvia. *Le rocher vert*. Op. cit., p. 786.

<sup>17</sup> Plath, Sylvia. *Lorelei*. Op. cit., p. 226.

<sup>18</sup> Deleuze Gilles. *Foucault*, Minuit, 2004, p. 56.

- mise en forme discursive, régime d'énonciation qui rend intelligible ce que sont les fous et qui dit ce qu'ils sont dans un contexte historique particulier

Les régimes de visibilité et les régimes d'énonciation sont dès lors aussi des « dispositifs disciplinaires » ou des « dispositifs de contrôle<sup>19</sup> ». D'où les résistances. Les forces ne se laissent pas spontanément mettre en forme. Quel est le sujet de « Dissoudre — rendre blafards les intervalles — organiser son temps — lire/écrire » ? Une dépressive ? Mise en forme du discours psychiatrique, passage d'un pavillon à l'autre dans l'hôpital psychiatrique :

« - Je ne sais pas si vous êtes censée déjà le savoir, mais aujourd'hui on vous transfère à Belsize.

*L'infirmière guettait ma réaction.*

- Belsize ? Mais je ne peux pas y aller !

- Et pourquoi pas ?

- Je ne suis pas prête. Je ne suis pas assez bien.

- Mais si ! Ne vous inquiétez pas, si vous n'étiez pas assez bien on ne vous enverrait pas à Belsize.

*Après le départ de l'infirmière j'ai essayé de découvrir les raisons du Dr Nolan. Que voulait-elle prouver ? Je n'avais pas changé. Belsize était le meilleur de tous les bâtiments. Après Belsize les gens retournaient chez eux, à l'école, au travail<sup>20</sup>... »*

En même temps que les forces résistent à leur mise en forme s'inaugure une tension, voire une bataille, de ces mises en forme. Le trouble devient turbulence : et si le sujet des forces était tout autre qu'une dépressive ou une bipolaire ? Une femme dans le contexte puritain de l'Est américain des années cinquante qui cherche à être romancière et poète pour s'exprimer avec ses régimes d'énonciation singuliers. Nous voilà avec un nouveau sujet et objet à « Dissoudre — rendre blafards les intervalles — organiser son temps — lire/écrire ». Et l'on pourrait poursuivre le diagramme des forces avec « être berné » :

« *Cet hôtel, l'Amazon, était réservé aux femmes. Pour la plupart des filles de mon âge ayant des parents*

*fortunés qui voulaient être sûrs que leur fille vive dans un endroit où elle ne serait ni approchée, ni bernée par les hommes<sup>21</sup>. »*

« *Buddy Willard était un hypocrite<sup>22</sup>. »*

« *C'est là-bas que j'ai compris qu'il m'avait menti durant toutes ces années, et quel sale hypocrite il était<sup>23</sup>. »*

« (...) *il avait tout fait pour que je me sente plus sexy et beaucoup plus expérimentée que lui, pour que tout ce qu'il faisait du genre m'embrasser, me caresser, ça lui vienne de moi ; lui, prétendait tomber des nues, il ne semblait même pas savoir comment ça lui arrivait.*

*Maintenant je comprenais que depuis le début il n'avait fait que me jouer la comédie de l'innocence<sup>24</sup>. »*

Le diagramme des forces nous fait bifurquer vers de tout autres mises en formes, plus uniquement celles des savoirs psychiatriques, mais celles des savoirs féministes.

« *Dans le poème « une vie », la voix semble puiser dans l'expérience privée de la dépression et de l'hôpital qu'introduit l'image d'une femme traînant « son ombre dans un cercle / Autour d'une soucoupe blanche d'hôpital ». Les images évoquent une débâcle intérieure, une sorte de « déflation » de l'être, une souffrance à laquelle « une femme » s'abandonne qui « semble avoir vécu une guerre-éclair privée ». À quelle blessure intime, à quelle crise du couple le poème fait-il allusion en décrivant cette femme qui trouve asile à l'hôpital, où elle peut enfin vivre « calmement / Sans le moindre attachement », sans « chagrin » ni « colère » ? La poésie explorera désormais, le plus souvent, de l'expérience de la féminité, la dimension mortifère, en pénétrant dans des zones de paroles taboues, inexplorées, qui renouvellent les figures de la fille, de l'épouse, de la mère, et ouvrent de nouvelles définitions<sup>25</sup>. »*

Telle est l'analyse de l'expérience de... *la féminité*, désormais, que nous offre Patricia Godi dans sa biographie de Sylvia Plath. Evidemment la formation de l'expérience peut prendre l'allure d'un régime de sensibilité et d'énonciation psychiatrique ET féministe, mais la particularité du trouble est de rendre ces bifurcations incertaines, pas nettes, confuses. Que se passe-t-il en termes de mots

<sup>19</sup> Pour une analyse de la différence entre ces deux dispositifs, voir Absil, Marie. *Société disciplinaire, société de contrôle*. Centre Franco Basaglia, 2012. Téléchargeable sur psychiatries.be

<sup>20</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. Op. cit., p. 524.

<sup>21</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. Op. cit., 2011, p. 385.

<sup>22</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. Op. cit., p. 417.

<sup>23</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. Op. cit., p. 424.

<sup>24</sup> Plath, Sylvia. *La cloche de verre*. Op. cit., 2011, p. 430.

<sup>25</sup> Godi, Patricia. *Sylvia Plath. Mourir pour vivre. Biographie*. Editions Aden, 2017, p. 235.

d'ordre et de sensibilité quand un trouble passe du côté de la santé mentale et ses invitations à adopter conduites et attitudes qui amènent au bien-être ? Que se passe-t'il quand le trouble rend visible et audible différentes façons d'être femme ? Le trouble est toujours une hésitation, un peu confuse, de la mise en forme des forces en présence. Toujours, sauf pour ceux qui sont sûrs de la mise en forme et qui voudraient faire taire l'écriture de Sylvia Plath. En fait, le trouble est toujours une résistance à la stabilisation des formes sensibles et discursives.

## CHAPITRE 2

### ÊTRE LÀ (2) ? LA SOUFFRANCE..

Qu'est-ce qui nous invite à être là ? La souffrance ouvre un point de départ qui emprunte un chemin différent du trouble. D'abord parce que la souffrance est, par définition, un affect spécifique. Ceci n'est pas le cas d'un trouble qui peut être éprouvé de façon émotionnellement très diverse : tristesse (trouble dépressif), gaieté (trouble amoureux), enthousiasme (trouble révolutionnaire). La souffrance s'éprouve avant tout affectivement. Certes, il peut arriver qu'une personne souffre tellement qu'elle n'habite plus son corps au point de ne plus éprouver de la souffrance; il faut alors un peu cheminer pour ouvrir à nouveau le sentir de la souffrance. Mais par définition, la souffrance est une épreuve qui s'éprouve personnellement en tant qu'affect. Pour déplier les alentours de cet affect, nous prenons un extrait du journal de Sylvia Plath :

« Très déprimée aujourd'hui. Incapable d'écrire la moindre chose. Les dieux sont menaçants. Je me sens exilée sur une planète froide, plongée dans une atroce torpeur impuissante, et incapable de ressentir autre chose. Mon regard plonge sur le monde chaleureux de la terre, sur les lits des amants, les berceaux, les repas autour de la table, tout ce robuste commerce de la vie sur terre, et je me sens à l'écart, emprisonnée derrière un mur de verre. Prise entre d'un côté l'espoir et les promesses de mon oeuvre – une ou deux nouvelles qui semblent saisir quelque chose, un ou deux poèmes qui de leurs mots construisent un îlot coloré – et puis de l'autre, le gouffre désespérant (...). La capacité créatrice de mon imaginaire est loin<sup>26</sup>. »

Le trouble nous invite à voyager d'une force à

l'autre et esquisser ce qui résiste à la mise en forme. La souffrance nous plonge d'emblée dans une personne. La souffrance est un affect éprouvé par un soi. « Très déprimée... exilée sur une planète froide, plongée dans une atroce torpeur impuissante... incapable de ressentir autre chose... un gouffre désespérant. » Nous sommes dans la personne, de façon sensible. La douleur a ce point commun avec la souffrance. Une distinction intéressante à faire entre ces deux termes est de renvoyer la douleur à un affect localisé dans le corps. Une douleur est physique. La souffrance, quant à elle, est psychique. La distinction ne recouvre pas tout à fait l'usage courant puisqu'on parle de la douleur qui suit la mort d'un proche, donc en ce cas d'une douleur psychique, et l'on souffre d'un mal de dent, donc d'une souffrance physique. Néanmoins, pour aider à une distinction que l'on verra utile, nous réservons, dans ce texte, l'usage du mot « douleur » à une sensation physique localisable dans le corps et la « souffrance » à un affect psychique.

**La souffrance est un affect où le rapport à soi est altéré en même temps que le rapport à autrui.**

La psyché représente l'ensemble des phénomènes psychiques considérés comme formant l'unité personnelle<sup>27</sup>. Tiré du grec *psukhê* (souffle, respiration, haleine), elle se dit « de la force vitale et de la vie sentie comme un souffle, de l'âme de l'être vivant<sup>28</sup>. » Dans ses acceptions actuelles, la psyché continue de désigner à la fois un principe vital et un principe pensant. Elle ne se résume pas à la conscience, mais renvoie à l'esprit en tant qu'il enveloppe des dynamiques à la fois conscientes et inconscientes. La souffrance en tant qu'elle est psychique est reliée à ce lieu où la pensée se met en mouvement, où elle surgit de questionnements, d'émotions et de la mémoire, où elle s'efforce de se mettre en forme, de devenir intelligible, de passer vers le langage ou des images qui la rendraient sensible. La souffrance s'éprouve dans ce rapport psychique à soi. Et pour faire un pas plus loin dans la définition de la souffrance, nous pourrions dire que la souffrance est un affect où le rapport à soi est altéré en même temps que le rapport à autrui.

La souffrance altère la capacité psychique. « Incapable d'écrire la moindre chose... dans une torpeur impuissante... incapable de ressentir autre chose... emprisonnée derrière un mur de verre... la capacité créa-

<sup>26</sup> Plath Sylvia, Journal (13 octobre 1959). In Oeuvres, Gallimard, coll. Quarto, 2011, p. 1173.

<sup>27</sup> Définition du Grand Robert.

<sup>28</sup> Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, 2012.

*trice de mon imaginaire est loin.* » Paul Ricœur fait de la diminution de la puissance d'agir un critère du souffrir<sup>29</sup>. La souffrance exprime l'impuissance de la psyché à être capable de... Ce sont des capacités fondamentalement humaines qui sont ébranlées, le pouvoir dire, le pouvoir faire, le pouvoir (se) raconter, le pouvoir s'estimer soi-même. (1°) La souffrance s'exprime dans une impuissance à dire. Certes, « *une ou deux nouvelles qui semblent saisir quelque chose... et puis de l'autre (côté) le gouffre désespérant.* » La parole ne rejoint jamais tout à fait la souffrance. Pour Ricœur, cette parole ne s'arrête pas pour autant : « *Une déchirure s'ouvre entre le vouloir dire et l'impuissance à dire. Et c'est dans cette faille que le vouloir dire se forge néanmoins le chemin de la plainte*<sup>30</sup>. » Il est encore possible d'envisager d'autres modes d'expression à la limite de la parole, comme les cris. (2°) La souffrance s'exprime aussi dans une impuissance à faire. Celui qui souffre perd du pouvoir sur..., il est à la merci de... La souffrance est un affect essentiellement passif, un pàtir, une peine à supporter, à endurer. (3°) La souffrance s'exprime dans une impuissance à (se) raconter. Certes, « *une ou deux nouvelles qui semblent saisir quelque chose...* ». Une vie sentie comme un souffle, une psyché, c'est aussi « *l'histoire de cette vie, en quête de narration*<sup>31</sup> ». (4°) Enfin, la souffrance s'exprime dans une impuissance à (s'estimer soi-même. Cela est presque une tautologie que Paul Ricœur formule avec gravité puisqu'on ne parvient plus que difficilement à franchir le seuil éthique de l'agir humain, à estimer ce qu'il est juste de faire. La souffrance est toujours un voyage au seuil de la dignité.

Si la souffrance est une altération de son rapport (psychique) à soi, elle est aussi une altération du rapport à autrui. L'un va avec l'autre. L'impuissance psychique à dire, à faire, à se raconter, à s'estimer instaure une séparation. « *...je me sens à l'écart, emprisonnée derrière un mur de verre...* » La souffrance est à tout

instant une crise de la relation à autrui. Ou bien la souffrance est à ce point unique que l'autre ne la rejoindra jamais. Ou bien la souffrance est tellement intense qu'elle ne trouve de passage dans aucun mot, dans aucun geste. Ou bien la souffrance est induite par les autres qui deviennent une menace, réelle ou imaginaire, dans la relation.

De la même façon que la souffrance est aussi une altération du rapport à autrui en même temps qu'elle est une altération du rapport à soi, la souffrance en tant qu'affect n'est pas que dans une personne, elle est un affect adressé à autrui.

La souffrance complète le trouble pour préciser le là d'une présence. Le trouble désigne des rapports de forces qui résistent à des mises en formes. La souffrance renvoie à des affects, des points d'affections qui se singularisent dans des personnes. Elle exprime, à l'instar des troubles, une impuissance à donner une forme à ce qui passe par elles : impuissance à la parole, à l'agir, à se raconter, à s'estimer. Mais en se situant dans les personnes, la souffrance est aussi une adresse à ceux qui sont sensibles à la souffrance. Elle est un signal de responsabilité, de renvoi à des dynamiques collectives. On pourrait ainsi compléter la définition de la souffrance comme impuissance à dire, à faire, à se raconter, à s'estimer soi-même dans des institutions. Les capacités qui expriment l'humanité d'une personne demandent des situations où elles peuvent s'accomplir. Elles demandent des institutions qui œuvrent à la justice. Les philosophes anglo-saxons de la justice sociale préfèrent ainsi le terme de capacités pour insister sur l'indispensable accès aux contextes qui permettent l'accomplissement d'une dignité humaine. Pour Martha Nussbaum, les capacités humaines renvoient à ce que les personnes ont réellement les moyens de faire et d'être pour mettre en œuvre une vie humaine digne de ce nom<sup>32</sup>. Elle dresse une liste pro-

**La souffrance exprime l'impuissance de la psyché à être capable de... Ce sont des capacités fondamentalement humaines qui sont ébranlées, le pouvoir dire, le pouvoir faire, le pouvoir (se) raconter, le pouvoir s'estimer soi-même.**

**Les capacités qui expriment l'humanité d'une personne demandent des situations où elles peuvent s'accomplir. Elles demandent des institutions qui œuvrent à la justice.**

<sup>29</sup> Ricœur Paul. *La souffrance n'est pas la douleur*. In Marin Claire et Zaccà-Reyners (sous la dir. de) *Souffrance et douleur : autour de Paul Ricœur*. P.U.F., 2103.

<sup>30</sup> Ibidem, p. 20.

<sup>31</sup> Ibidem, p. 21.

<sup>32</sup> Pour une synthèse de cette approche de la justice sociale, voir Croufer Olivier. *Une société est juste quand elle rend effective des libertés d'accomplissement pour chaque personne*. Centre Franco Basaglia, 2013. Téléchargeable sur [www.psychiatries.be](http://www.psychiatries.be)

visoire de capacités. En voici quelques éléments : avoir les moyens de jouir d'une bonne santé, d'avoir une alimentation convenable, de jouir d'un logement décent, d'être protégé contre les agressions, d'aimer ceux qui nous aiment et se soucient de nous, ... Toutes les capacités sont essentielles et il serait injuste d'en supprimer une, mais deux d'entre elles ont une force tellement déterminante pour les humains que nous devons nous en soucier particulièrement : la « raison pratique » et « l'affiliation ». La « raison pratique » renvoie aux moyens pour se forger une conception du bien et s'engager dans une réflexion critique sur la façon de conduire sa vie<sup>33</sup>. Donner la zakat, une part de ses biens aux pauvres, fait partie de la conception du bien pour un musulman, mais une personne qui n'appartient pas à cette religion construira autrement la façon de bien conduire sa vie. « L'affiliation » désigne les moyens que nous avons d'être ouverts aux autres, de montrer de la sollicitude à leur égard, d'être capables d'imaginer leur situation<sup>34</sup>. Prévoir beaucoup d'histoires racontées et des activités artistiques dans les études peut être un de ces moyens qui favorisent la rencontre de vies différentes. Martha Nussbaum vient ainsi compléter la définition de souffrance ouverte par Paul Ricoeur en posant la nécessité de sans cesse penser la « liste » des capacités expressives d'une vie pleinement humaine et en même temps de définir les conditions concrètes de leur accomplissement par chacun. La souffrance n'est plus que psychique, elle est aussi hors de soi. Être là fait circuler la présence auprès des personnes autant que des institutions.

---

<sup>33</sup> Nussbaum M., *Femmes et développement humain. L'approche des capacités*. Paris, Des femmes, 2008, p. 121

<sup>34</sup> Ibidem, p. 122

## CHAPITRE 3

### ÊTRE LÀ (3) : DES TERRITOIRES EXISTENTIELS. . . . .

Être là... dans un territoire, auprès de troubles et de la souffrance. Le territoire est naturellement l'élément indispensable pour penser et agir une présence. Il a par ailleurs toujours été au fondement d'une psychiatrie démocratique. Le terme même de démocratie indique qu'un peuple (démos) est convoqué dans la délibération et la gestion d'une affaire publique. Un trouble et la souffrance convoquent un territoire et ses populations. L'actuelle santé mentale en réseau telle qu'elle se développe en Belgique depuis les années nonante implique également la notion de territoire. Les ressources du territoire sont appelées à agir en réseau pour produire de la santé mentale. Dans ce contexte, le territoire est souvent réduit à désigner un espace géographique délimité où sont situés les ressources et les acteurs. A minima, cette définition convient, mais elle ne nous aide pas à déployer comment le trouble et la souffrance existent dans un territoire.

Le territoire est un produit culturel. La définition complète tirée du Dictionnaire de l'Ancien Régime est celle-ci : « *Un territoire est donc un espace pensé, dominé, désigné. Il est un produit culturel, au même titre qu'un paysage est une catégorie de la perception, que l'homme choisit à l'intérieur d'ensembles encore indifférenciés*<sup>35</sup>. » Il est « pensé » car il existe une certaine conscience du territoire qui se manifeste par exemple dans le sentiment de patrie ou de nation. Il est « penser » dans un sens actif car on a besoin de régimes d'énonciation pour parler du territoire, comme on a besoin de « catégories de la perception » pour le rendre sensible et visible. Sans ces productions culturelles, le territoire n'existerait pas.

**Le territoire est un assemblage. Il est un acte culturel. Il emprunte à tous les milieux. Il est construit avec des aspects ou des portions de milieux.**

À l'époque contemporaine, le territoire est contraint d'abandonner ses velléités hégémoniques. Le territoire ne peut plus être celui d'un seul : un Seigneur, un Dieu, un Roi, une Nation. Le territoire assemble des milieux. L'expérience quotidienne d'une ballade parmi ces milieux, ceux que l'on habite, ceux que l'on traverse, ceux que l'on frôle, ceux que l'on évite, révèle à quel point les passages de l'un à l'autre nous font éprouver leurs différences. Le territoire est un assemblage. Il est un acte culturel. Il « emprunte à tous les milieux. (...) Il est construit avec des aspects ou des portions de milieux. » (p. 386) Cet assemblage de différents aspects de différents milieux est le trait déterminant, constituant, d'un territoire. On peut alors distinguer différents milieux pour nous aider à préciser comment se forme un territoire. Par exemple en distinguant des milieux intérieurs et de milieux extérieurs puisqu'il appartient au territoire d'opérer ce genre de délimitations. Le territoire comporte ainsi un milieu intérieur, de demeure, d'abri, d'impulsion, peu importe ici sa forme qui pourrait être la personne, un voisinage, les lieux d'une bande d'amis, une constellation de fréquentations. Il comporte un milieu extérieur, d'où l'on puise des matériaux, des mots d'ordre, des signes qui peuvent tout autant consolider, menacer, détourner, affaiblir, renforcer. Et il est toujours possible d'affiner la différenciation des milieux, car il y a aussi des milieux intermédiaires, des milieux membranes entre l'intérieur et l'extérieur, des milieux annexés, des milieux réserves d'énergie, d'information, de ressources, des milieux neutralisés, vidés, égarés, etc. Tout cela est variable car ce sont les habitants passés et actuels qui façonnent les milieux d'un territoire et la manière de les agencer, les habiter.

Le territoire est ainsi un acte de composition que ses habitants accomplissent. Cela revient au même de dire acte de composition et habiter un territoire. On se construit, on habite un territoire en agencant des composantes de différents milieux. Ces composantes peuvent être matérielles : objets, édifices, paysages, chemin, corps, conduits, organes... D'autres composantes sont immatérielles : théories, musiques, Dieu, langues, littératures, langages, esprits... Et puis il y a toute une série de composantes liées à l'effectuation des agencements : énergies, affects, transmissions d'informations, etc. Habiter un territoire revient ainsi à séjourner dans

<sup>35</sup> Daniel Nordman, dans le Dictionnaire de l'Ancien Régime

des milieux (une personne, un appartement, un quartier, un café, un commerce, une association, un paysage, une rue...), d'agencer ses objets, ses corps, ses machines et aussi ses sonorités, ses mots d'ordre, ses imaginaires, ses raisons d'être. Ce faisant, habiter un territoire fait vivre des rapports vivants, des circulations, des manières d'être affectés, des rythmes.

Trois questions pratiques vont nous intéresser plus particulièrement : la délimitation du familier, les régimes d'expression, les affects.

## 1. La délimitation du familier.

Un territoire marque des distances avec autrui, avec des autres, avec d'autres mondes. Autrement dit, il marque un dehors et un dedans. Il effectue des partages entre des modalités d'existence qu'il reconnaît comme familières et d'autres qui lui sont étrangères. Ces partages, et ces passages, entre milieux intérieurs familiaux et milieux extérieurs étrangers est une question pratique vitale, existentielle, pour ceux qui habitent un territoire. Pour une part, le territoire protège de l'intrusion, de la dissolution ou du chaos. Et en même temps, il agence ses milieux intérieurs avec des milieux extérieurs desquels il emprunte des composantes, avec lesquels il construit des passages, des recompositions, des devenir. Les questions du territoire s'adressent à ces passages : Que laissent-on entrer ? Qui laisse-t-on entrer ? De quoi désire-t-on se protéger ou s'immuniser<sup>36</sup> ? Quelle proximité au chaos supporte-t-on ? Quels rapports à l'étrange ? Le territoire balance toujours entre une appropriation - mettre à distance et composer avec ce qui est chez moi, chez nous -, et par ailleurs une émancipation - composer sur des lignes de fuite, se façonner dans des zones d'expériences nouvelles, ou quitter le territoire.

## 2. Les régimes d'expression.

Un territoire est composé d'une infinité de petites et grandes choses auxquelles nous prêtons at-

tention. Le territoire se construit par toutes sortes de perceptions. Il se façonne selon un régime du sensible. Pour une part, ces choses ne deviendront jamais intelligibles. Elles poursuivront leur modalité d'existence de manière purement sensible. Elles demeureront a-signifiantes, dormantes pour la pensée, mais néanmoins présentes et actives. Il en est ainsi des mille choses qui nous entourent et nous semblent nécessaires à la vie, sans que nous cherchions pour autant à leur donner un sens. Et d'autre part, nous prêtons attention autrement aux choses du territoire car elles nous sont intelligibles. Elles nous sont accessibles car nous comprenons leur sens, leur raison d'être. Elles sont inséparables d'un processus de pensée. Et pour que ces processus de pensée soient transmis d'un habitant à l'autre d'un territoire, elles sont aussi inséparables d'un régime d'énonciation. L'intelligible a besoin d'une langue pour se transmettre et exister. Le territoire existe ainsi selon deux régimes d'expression. Un régime sensible qui déploie des perceptions pour façonner le territoire. Un régime d'énonciation qui y déploie des langues et des langages pour le rendre intelligible.

Ces régimes d'expression sont mis à l'épreuve, dans le trouble-souffrance. Celui-ci renvoie sans cesse à un problème d'expression. Il résiste aux mises en forme qui lui sont proposées. Il ne s'insère pas commodément dans les régimes d'énonciation du territoire. Il se défausse des mots d'ordre. Mais il ne prend pas non plus une forme pleinement intelligible, il reste confus, incertain, peut-être turbulent. Le régime sensible est lui aussi troublé, dérangé. Il devient déconcertant quand ce qui est perçu est décalé des régimes de perceptions des autres habitants d'un territoire (une hallucination !). Le sensible est contesté, dérangé quand il refuse l'assignation qui lui est faite : mon territoire ne devrait pas être rendu visible par l'hôpital psychiatrique. Les régimes d'expression sont bousculés et cherchent leur mouvement dans les questions déterminantes des passages d'un milieu à un autre, de la délimitation du dehors et du dedans, de l'appropriation d'un territoire et de son émancipation. Pour Gilles Deleuze, l'acte qui terri-

**Le territoire balance toujours entre une appropriation - mettre à distance et composer avec ce qui est chez moi, chez nous -, et par ailleurs une émancipation - composer sur des lignes de fuite, se façonner dans des zones d'expériences nouvelles, ou quitter le territoire.**

**Le territoire est sans cesse une territorialisation qui rythme, qui allie - parfois contre nature ! - les modalités d'expression des différents milieux.**

<sup>36</sup> La notion d'immunisation est empruntée au philosophe Peter Sloterdijk, voir : Croufer Olivier. *Qu'est-ce que protéger (3) : des sphères d'immunisation ?* Centre Franco Basaglia., 2014. Pour une étude sur la délimitation d'une sphère du familier dans une maison-institution voir : Croufer Olivier. *S'émanciper d'une maison hospitalière*. C.F.B., 2017, particulièrement le chapitre 1.

torialise est une transformation du rythme, c'est-à-dire d'une modalité d'expression. « Le territoire est en fait un acte, qui affecte les milieux et les rythmes, qui les « territorialise<sup>37</sup> ». Les passages d'un milieu à l'autre s'éprouvent en tant que changements d'allure, changements de modalités d'expression. Ces passages donnent le rythme, accélérations, ralentissements, reflux, harmonies, margailles. Le territoire est sans cesse une territorialisation qui rythme, qui allie - parfois contre nature ! - les modalités d'expression des différents milieux. Auprès des troubles-souffrances, ces passages sont chamboulés, traumatisés. Ils deviennent insupportables. Les milieux intérieurs sont affaiblis au point d'écraser les capacités d'expression dans ses rapports aux milieux extérieurs. Être sensible est devenu déroutant. Les capacités à dire, à faire, à se raconter, à s'estimer ne parviennent plus à composer, à déployer une force rythmique en dehors de ses répétitions autarciques. Ces capacités se dissolvent, s'affaiblissent, s'atristent, meurent dans la souffrance. Les forces qui animent les milieux intérieurs ne trouvent pas les régimes d'expression qui leur permettraient d'habiter le territoire. Leur mise en forme reste trouble, floue, confuse. Le trouble reste trouble. Il se replie sur lui-même, il se délire ou s'étouffe.

Quand les milieux intérieurs sont écrasés ou contaminés ou dissous au point d'être impuissants à déployer leurs régimes d'expression, le territoire existe selon des affects tristes.

### 3. Les affects

Quand les milieux intérieurs sont écrasés ou contaminés ou dissous au point d'être impuissants à déployer leurs régimes d'expression, le territoire existe selon des affects tristes. La souffrance est toujours une question de territoire, d'agencement de milieux, intérieurs-extérieurs. Elle déborde toujours le soi. D'un point de vue culturel, de l'acte que constitue la territorialisation, l'affect est un guide. Il n'est pas que le signe passif d'un agencement qui réduirait les régimes d'expression. Il peut témoigner que l'acte culturel de territorialisation se réalise dans le sens d'un déploiement des régimes d'expression sensible et intelligible. Il devient un affect de joie, d'expression d'une puissance d'être (humain, du territoire).

---

<sup>37</sup> Deleuze, Gilles. Mille plateaux. Minuit, 1980, p. 386.

## CHAPITRE 4

### INSPIRER, AÉRER, BIGARRER. . . .

Il y a bien de multiples possibilités d'entrer en écriture à partir du trouble et de la souffrance. Notre rapport au trouble, notre rapport à la souffrance alimentent le flux et le reflux de l'écriture. Le travail critique de définition du trouble et de la souffrance ouvre déjà la source d'une écriture. En ce qui concerne le trouble, il ne faudrait pas trop vite adhérer aux régimes de sensibilité et d'énonciation qui rendent visibles et disent ce qu'alors le trouble devient. Une écriture émancipatrice devrait s'immerger en deçà de ces mises en forme, là où les rapports de forces ne sont pas encore repris dans des savoirs qui les disciplinent ou les contrôlent, mais restent à l'état vivant de recherche de ce dont il pourrait s'agir d'affirmer. En ce qui concerne la souffrance, la confrontation avec les impuissances qu'elle exprime devrait aussi nous permettre de formuler les capacités à être humain qui pourraient être entendues. La souffrance peut aussi être l'occasion de penser les conditions qui permettraient des affects de joie. Le trouble et la souffrance nous incitent à une relance dont l'écriture n'est d'ailleurs qu'une passe possible. Habiter un territoire existentiel ne se résume pas à écrire. L'écriture peut néanmoins devenir une puissance d'habitation si elle parvient à agencer suffisamment de composantes territoriales pour inspirer des émancipations. Ainsi, nous sommes partis à la recherche de ce qui nous inviterait continuellement à ne pas s'enliser dans des territoires existentiels envahis de troubles-souffrances. Nous avons cherché du côté des composantes immatérielles d'un territoire, du côté des grands élans spirituels, des aspirations sociales, des

œuvres philosophiques, de la littérature, de la pensée politique. Et nous avons composé des univers d'inspiration. Nous pourrions tout autant dire univers d'aération puisqu'il s'agit d'ouvrir les possibilités d'un territoire, d'aérer ses milieux intérieurs de différences et d'étrangetés qui n'effraient pas. Deux traits ont été particulièrement déterminants dans la constitution de ces univers d'inspiration. Premièrement, ils doivent avoir une consistance sociohistorique actuelle. Un univers d'inspiration est un imaginaire agissant sur le désir de vivre ensemble. Il doit pouvoir inspirer des populations, des peuples, des multitudes suffisamment diversifiés dans leur souhait de faire société en commun. Le deuxième trait est pleinement concomitant du premier. Il n'y a pas de société vivante sans discord. Les univers d'inspiration n'homogénéisent pas un point de vue, ils déplient des controverses. Ils font varier différents points de vue sous l'inspiration d'un sujet sociohistoriquement constitué dans ses différenciations. Un univers est bigarré de couleurs sans cesse en réajustement.

Trois univers d'inspiration ont ainsi été constitués. 1° La justice sociale. 2° La reconnaissance et l'émancipation. 3° L'hospitalité.

#### 1° La justice sociale<sup>38</sup>

La souffrance quand elle parvient à s'exprimer prend vite la forme d'une plainte ou celle d'un cri. Cela est injuste ! Pour une part, cette injustice tient aux conditions sociales qui rendent inaudibles ou invisibles d'autres modes d'existence. Les capacités à dire, à faire, à se raconter et s'estimer soi-même ont besoin d'institutions justes pour s'accomplir. Sans ces conditions, l'impuissance s'abstrait dans un psychisme esseulé. Penser des institutions justes permet d'accueillir la souffrance tout en imaginant les transformations ou les créations auxquelles nous sommes alors invités. Nous avons repris de l'histoire sociale, philosophique, politique des variations sur ce que serait une société juste. Comme pour chaque univers d'inspiration, faire varier en imagination est essentiel. Cela permet que les uns et les autres puissent se reconnaître dans des approches avec lesquels leur propre histoire les rend plus sensibles.

<sup>38</sup> Pour découvrir une façon de déployer l'univers de la justice sociale, voir notre site : <https://www.psychiatries.be/justice-sociale/>

Cela est essentiel en rapport avec ce qu'un trouble pourrait introduire : des variations sur les discours qui permettent de les comprendre.

Voici quelques bifurcations succinctes d'une déambulation possible<sup>39</sup>. Une société juste est une société qui maximise le bonheur du plus grand nombre comme l'énoncent les utilitaristes. Chacun pourrait ainsi être emporté dans le flot entraînant de la santé mentale. La plupart y trouveraient leur compte, sauf les populations minoritaires ou les individus particuliers qui résistent, volontairement, inconsciemment ou innocemment, aux formes de bien-être que la majorité instaure. Une société juste est aussi une société qui protège la liberté comme propriété de soi comme l'énoncent les libertariens. Il n'est plus envisageable d'imposer la prise d'un psychotrope à une personne qui souffre d'une maladie mentale. Son corps lui appartient. Elle est seule à pouvoir décider du sort qu'elle lui réserve. Son consentement est indispensable comme le spécifie la loi sur les droits des patients. Mais alors au nom de quel principe de justice sociale les amis, les entourages, la société interviendraient-ils quand cette personne tombe sous les seuils effroyables en dessous desquels la vie ne s'accomplit plus avec dignité ? Une société juste est aussi celle qui garantit des libertés fondamentales, et aussi où ceux qui sont avantagés donnent à ceux qui sont désavantagés, comme dans la justice distributive. Ces transmissions distributives peuvent concerner des biens matériels (ressources matérielles, logement...) et des biens immatériels (éducation, soins de santé...). La souffrance est conceptualisée dans des conditions matérielles et culturelles qui ouvrent des chances de s'en sortir. Mais est-ce juste alors de laisser au bord du chemin cette personne toute particulière aux prises avec des souffrances et troubles envahissants qu'elle ne peut saisir sa chance dans les contextes qui sont les siens ? Une société juste est aussi celle qui donne à chacun les moyens d'accomplir une vie pleinement humaine, comme dans les approches de justice sociale par les capacités. Ce qui fait la dignité humaine est sans cesse à penser. On peut bien tenter des listes de ca-

Un univers  
d'inspiration est un  
univers imaginaire agissant sur le  
desir de vivre  
ensemble

pabilités humaines qui devraient être défendues universellement par le droit, cet exercice d'humanisation est sans cesse à reprendre pour chaque société particulière qui veut mettre en oeuvre une dignité pour chacun dans sa réalité propre. Au point où chaque territoire existentiel devrait permettre d'accéder à des conditions où chacun pourrait accomplir une vie pleinement humaine. La souffrance et le trouble emprisonnés dans un territoire qui semble sans issue deviennent l'occasion d'une nécessaire transformation des modalités communes d'existence. Mais une société peut-elle supporter de se laisser sans cesse transformer par ses populations à la marge ? Une société juste est aussi une société qui s'appuie sur les conceptions de la vie bonne des différents groupes identitaires qui la constitue et qui tentera de les faire vivre dans des ensembles communs, comme le formule l'approche de justice des communautariens. Il n'est pas possible d'être juste sans tenir compte de l'histoire par laquelle les uns et les autres deviennent ce qu'ils sont : femme, musulman, sicilienne, homosexuel, schizophrène, geek... Une société est juste quand elle offre les moyens culturels d'affirmer qui je suis dans cette société, c'est-à-dire de dire mes identités et les problèmes dont il faudra tenir compte pour vivre ensemble. Etc : les approches et les bifurcations sont à poursuivre...

L'apport des univers d'inspiration est d'inviter à ne pas clore les situations existentielles et au contraire de les marquer d'une incomplétude. Chacune des approches possibles de la justice sociale propose de ne pas laisser la souffrance et le trouble en l'état. Elles stimulent un désir de comprendre le trouble et la souffrance selon une approche que l'on aimerait approfondir. Et en même temps, chacune de ces approches veille à ne pas se clore sur elle-même. Elle est incomplète si l'on veut énoncer les facettes de son point de vue, et plus encore si l'on souhaite se bigarrer avec les points de vue d'autrui.

## 2° La reconnaissance et l'émancipation<sup>40</sup>

Que l'émancipation constitue un univers d'ins-

<sup>39</sup> Pour s'introduire à plusieurs approches possibles d'une société juste voir : Croufer Olivier. *Les utilitaristes : une société juste est une société heureuse*. Centre Franco Basaglia, 2014. *Les libertariens : une société juste avec des individus libres*. C.F.B., 2014. *La société juste des libéraux égalitaires*. C.F.B. 2014. *Une société juste avec des libertés d'accomplissement pour chacun*. C.F.B., 2014. *Des conceptions de la vie bonne pour faire une société juste*. C.F.B. 2014.

Il est également possible de faire varier les entrées dans la justice sociale à partir des conceptions paradoxales de la liberté. Voir : Deroo, Emeline. *La liberté de se raconter ou de se protéger*. C.F.B., 2018. *Liberté et propriété de soi*. C.F.B., 2018. *La liberté d'accomplissement*. C.F.B., 2018. *Liberté et consentement*. C.F.B., 2018.

<sup>40</sup> Pour découvrir une façon de déployer l'univers de la reconnaissance et l'émancipation, voir notre site : <https://www.psychiatries.be/reconnaissance-et-emancipation/>

piration tourne à l'évidence. Si le trouble et la souffrance sont le sujet, il en découle de chercher que cette situation ne devienne pas une assignation. Le territoire existentiel donne le mouvement d'une émancipation. Il invite à séjourner autrement de façon à ne pas étouffer ou dissoudre les puissances des milieux intérieurs où les uns et les autres existent. Ses milieux peuvent être un Soi alors en rapport avec les différents milieux extérieurs qui l'affectent. Ces milieux intérieurs changent sans cesse d'échelle. Ils deviennent Soiconstellations familiales et amicales, Soi-usines entrepreneuriales, Soi-organisations associatives, Soicommunauté identitaire... Être soi ou habiter ces milieux revient à sentir, penser, transformer les composantes matérielles et immatérielles particulières de ces territoires existentiels. Y actualiser des univers immatériels d'inspiration de justice sociale ou d'hospitalité est évidemment l'occasion de faire varier les manières d'y être animé. Dans ce mouvement, un univers supplémentaire a surgi. Il est apparu comme une demande de la fabrique des territoires. Pour faire mouvement, mouvement de Soi, des milieux, des territoires, nous avons besoin de reconnaissance. Et pour notre sujet, reconnaître un trouble et une souffrance, ce qui est déjà intensément problématique<sup>41</sup>. Reconnaître, c'est repérer : apercevoir et désigner. C'est aussi le mouvement qui permet cet acte : reconnaître, c'est toujours partir - partir en reconnaissance<sup>42</sup>. Ces déplacements, matériels ou immatériels, sont des émancipations. Ils transforment les rapports de forces, les manières d'être des uns auprès des autres, les sollicitudes<sup>43</sup>. Au point de ces rencontres, la reconnaissance devient affect. Elle transforme les affects (de souffrance). Elle signifie alors éprouver des sentiments envers des bienfaits, témoigner de la gratitude. Et l'affect relance les gestes d'habitation d'un territoire car on pourrait avoir envie de donner à son tour.

Nous avons composé cet univers autour de nombreuses variations possibles de ce qui fait re-

**Les univers  
d'inspiration  
n'homogénéisent pas un  
point de vue. Ils déploient  
des controverses**

connaissance-émancipation. Peu importe nos propres compositions qui par ailleurs ne cessent de se transformer. Les présentations que nous donnons n'ont d'intérêt que pour offrir à chacun la possibilité de formuler une variation de ses propres approches. On peut par exemple différencier trois sphères de reconnaissance<sup>44</sup>. (1) Une sphère de l'amour et de l'amitié. Les reconnaisseurs sont, dans cette

sphère, des êtres bien vivants, en chair et en os (mon épouse, mes parents, mes copains de café, une amie...).

La reconnaissance est en rapport à la singularité des personnes, leurs qualités et leur histoire particulière.

Elle apporte de la confiance en soi.

(2) Une sphère du droit. Les reconnaisseurs, en général les États, opèrent grâce au droit et sont considérés, non plus comme des personnes en chair et en os, mais comme des « autrui généralisés », des corps plus abstraits, l'État qui édicte des lois, par exemple. L'émancipation d'une souffrance passe par la formulation et la mise en oeuvre de droits (droits culturels, droit au travail, liberté individuelle, liberté associative...). La reconnaissance apporte un égal respect inspiré par la dignité due à l'Homme en tant qu'Homme universel. (3) Une sphère sociale, liée à la réalisation d'activités à valeur sociale. Les reconnaisseurs sont des collectifs, des organisations, des institutions (une entreprise, une association ...) et ceux qui interagissent avec ces organisations (des usagers, des clients, des partenaires ...). Ce sont donc différents milieux dans lesquels on circule, s'installe ou se distancie. Ce genre de reconnaissance apporte une estime de soi en rapport à la particularité de la contribution sociale valorisée dans ces milieux.

Les façons de différencier des modalités de reconnaissance-émancipation sont évidemment infinies. L'essentiel est de construire un éventail à la fois suffisamment large pour inspirer la diversité des habitants dans leurs territoires, et suffisamment restreint et structuré pour pouvoir en faire un usage. Les univers d'inspiration s'ils sont imaginaires en tant qu'immatériels ont aussi une destinée qui se

<sup>41</sup> Sur la non-reconnaissance de la souffrance chez les internés, voir : Absil Marie. *La reconnaissance comme accès à l'entendement*. Centre Franco Basaglia, 2016.

<sup>42</sup> Pour approcher une déambulation de la reconnaissance auprès des personnes en souffrance psychique dans un service de santé mentale, voir par exemple le chapitre (p.7-8) « aller en reconnaissance » dans l'étude : Croufer Olivier, *L'errance de l'hospitalité*, Centre Franco Basaglia, 2018.

<sup>43</sup> La sollicitude est une façon de faire varier le concept de reconnaissance. Voir à ce propos : Gatugu, Joseph. *Face aux vulnérabilités sociales, pensons à la sollicitude*. Centre Franco Basaglia, 2017.

<sup>44</sup> Sur ces trois sphères de reconnaissance inspirée du philosophe Axel Honneth, voir : Absil Marie. *Mépris, souffrance morale, reconnaissance*. Centre Franco Basaglia, 2012. Et Croufer Olivier. *Qu'est-ce que protéger (2) : des sphères de reconnaissance ?* C.F.B., 2014.

veut pragmatique. Ils doivent pouvoir s'énoncer pour se mettre en oeuvre. Après avoir ajouté des couleurs au puzzle bigarré de l'inspiration, il est toujours bon d'essayer de rendre clairement distincte la structure visible de l'arc-en-ciel. Mais chacun, individuellement ou collectivement, composera son arc-en-ciel.

### 3° L'hospitalité<sup>45</sup>

Le sujet qui nous préoccupe est historiquement traversé par la question de l'hospitalité. Aujourd'hui elle est occupée par l'hôpital psychiatrique et les institutions qui seraient des alternatives à son hospitalité. A une période précédente, elle se formulait à partir de l'asile, lieu refuge et de traitement moral de l'aliénation. L'hospitalité invite rapidement à penser aux lieux qui la permettent. Pas d'hospitalité sans maison, sans hospice, ou dans un sens élargi sans milieu hospitalier. L'espace est toujours convoqué avec l'hospitalité. Il existe dès lors toujours une tension immédiate entre l'imaginaire qui inspire l'hospitalité et son passage à l'épreuve du réel dans un espace particulier.

Cet espace peut être dédié à faire hospitalité. Quand il s'adresse à des vies vulnérables, les lieux dédiés se sont institués pour protéger. Des abris et des maisons d'accueil pour les indigents, des hôpitaux ou des asiles pour les malades (mentaux), des centres d'accueil pour réfugiés. L'imaginaire qui inspire ce souci de protection est comme sacralisé. Dans l'Antiquité grecque, les dieux prennent l'allure d'étrangers ou de mendiants pour mettre à l'épreuve l'hospitalité - sacrée - qui devrait leur être offerte<sup>46</sup>. Aujourd'hui les droits humains donnent une forme à vocation universelle aux raisons de protéger. L'hospitalité y devient un droit universel à offrir aux personnes dont les libertés fondamentales sont me-

nacées dans leur pays (réfugiés) ou par leur effondrement psychique (personnes malades mentales). Ce faisant, l'hospitalité demande une narration des menaces et des souffrances. Les personnes sont invitées à se raconter pour vérifier leur droit à l'hospitalité. Ces lieux dédiés cultivent plus ou moins intensément un paradoxe puisque l'hospitalité commence aussi en autorisant l'inattendu, en écoutant ce qui n'a pu être audible ailleurs, grâce à la sensibilité à un visage qu'on ne regardait plus. Les gestes pour prendre soin font la variété des lieux. Offrir un repas, une couche. Ou encore, témoigner de la gratitude, reconnaître ce peu d'histoire qui est donné<sup>47</sup>.

L'hospitalité n'est pas que protectrice. L'hôte peut être celui qui incarne une vie différente. Un étranger n'est pas qu'une personne à protéger et il peut arriver que la dimension protectrice ne soit pas essentielle à une hospitalité. Un étranger, celui qui revient de loin, une personne troublée ou troublante peut être accueilli par désir de côtoyer un autre. Sous cet aspect, les espaces d'hospitalité ne sont pas des espaces dédiés où relation débiterait d'une identité donnée d'avance. La relation s'entame dans un presque anonymat de l'hôte. Peu importe son costume, la question de l'identité viendra après coup. La porte s'ouvre à partir d'une sensibilité à l'hôte, à partir d'une différence curieuse. Quand viennent les narrations de soi au coin du feu ou autour d'un repas, il peut arriver que les hôtes ne se comprennent pas, qu'il faille agencer une co-présence silencieuse. Et plus encore, qu'il faille accueillir ce qui n'entre pas dans la structure narrative de soi. Cette hospitalité conduit à des transformations d'identité : qui est-il ?, et aussi qui suis-je ? La quête reste suspendue à ces questions aventureuses. Il est possible aussi que celles-ci ne parviennent pas à dialoguer, que la relation soit longtemps suspendue un malentendu<sup>48</sup>.

<sup>45</sup> Pour découvrir une façon de déployer l'univers de l'hospitalité, voir notre site : <https://www.psychiatries.be/hospitalite/>

<sup>46</sup> Bietlot, Mathieu. *Hospitalité. De l'éthique individuelle à la pratique collective : la question de l'institution*. Centre Franco Basaglia, 2019. Cette forme d'hospitalité est aussi racontée dans les *Métamorphoses* d'Ovide : voir Croufer, Olivier. *Philémon et Baucis d'Ovide*. C.F.B., 2015.

<sup>47</sup> Il peut arriver qu'une maison-institution fasse hospitalité en cultivant dans son ambiance des objets-amis qui s'offrent aux grâces réciproques : voir Renier, Véronique et Croufer, Olivier. *Protéger : de la maison institution aux cellules de Louise Bourgeois*. Centre Franco Basaglia, 2014. Un philosophe très inspirant pour l'hospitalité protectrice est Peter Sloterdijk : voir Croufer Olivier. *Qu'est-ce que protéger (3) : des sphères d'immunisation ?* C.F.B., 2014.

<sup>48</sup> Sur l'hospitalité en tant que suspension des savoirs et des identités, voir Bietlot, Mathieu. *L'hospitalité. Le trouble savoir qui trouble*. Centre Franco Basaglia, 2019. Et sur le malentendu qui s'ouvre dans l'hospitalité, voir Bietlot, Mathieu. *Cohabitations et remue-ménages à tous les étages*. C.F.B., 2019. La transformation réciproque des identités peut prendre l'allure d'une contamination. Voir à ce propos l'enquête de Denise Jodelet auprès de ressortissants d'un hôpital psychiatrique placés chez l'habitant : Absil, Marie. *Hospitalité et crainte de la contamination*. C.F.B., 2016. Et la contamination dans la nouvelle d'Edgard Allan Poe : Absil Marie. *La chute de la maison Usher*, C.F.B., 2016.

L'espace qui s'ouvre à l'imagination prend une tout autre dimension quand l'hospitalité s'ouvre aux vies hors normes. Ce n'est plus simplement une différence d'identité qui s'invite dans la relation, mais un trouble de la norme. L'ordre social, les institutions sont mis à l'épreuve. Le troubleur peut être un fou, un artiste, un assassin. Au-delà de corriger (l'anormalité), éliminer (le danger), quelle part d'hospitalité ouvre-t-on au troubleur ? Tenter une réponse passe toujours par la (ré)invention d'institutions<sup>49</sup>. Quelle transformation de la norme et des pratiques sociales peut-on s'autoriser pour (ré)-établir – quand même – une médiation interhumaine là où elle semble manquer ? La souffrance comme impuissance à vivre-avec ne trouve son hospitalité que dans cette réinvention de communs. Ces communs<sup>50</sup> sont l'acte par lequel les singularités troublantes s'aident réciproquement à être. Ils ont besoin d'institution pour reconnaître ensemble – en commun – ce que nous respectons comme invention de soi à travers et avec les autres. Ceci ne peut évidemment commencer que si l'hospitalité nous offre des lieux pour une variété de rencontres.

---

<sup>49</sup> Sur la place (im)possible de l'institution avec l'hospitalité, voir Bietlot, Mathieu. *Hospitalité. De l'éthique individuelle à la pratique collective*. Centre Franco Basaglia, 2019. Plus particulièrement sur l'administration inhospitalière : Bietlot, Mathieu. *Hospitalité. Procuste et les lits psychiatriques*. C.F.B., 2019. Et sur l'hospitalité dans une société de contrôle : Bietlot, Mathieu. *Une impasse sans place pour l'hospitalité*. C.F.B. 2019.

<sup>50</sup> Sur les communs, voir l'étude de Absil Marie. *Constituer un commun : singularité, vulnérabilité, soin*. Centre Franco Basaglia, 2014. Sur l'aspect plus directement normatif d'institutions possibles : Bietlot, Mathieu. *L'hospitalité, une invitation inopinée*. C.F.B., 2019.

## CHAPITRE 5

### RENDRE INTELLIGIBLE, RENDRE SENSIBLE. . . . .

Les univers d'inspiration sont des imaginaires. Ils ont besoin de régimes d'expression pour être transmis et inspirer effectivement des territoires existentiels. On pensera à des régimes d'énonciation. L'écriture passe par là. Des formulations alentour de la reconnaissance-émancipation, de l'hospitalité et de la justice sociale ne contribuent pas seulement à la construction de la pensée, elles permettent des transmissions et des mises en œuvre. Mais ce processus ne va pas de soi, il n'est pas fluide. L'actualité des territoires existentiels met toujours à l'épreuve ces formulations qui seront parfois mises en échec par le réel. Le trouble est une mise à l'épreuve de ces régimes d'énonciation. Un trouble commence par de l'assez obscur, de l'assez confus. Tout au plus, la souffrance est claire. Quoique cela n'est même pas certain. Prétendre d'être à une intelligibilité est illusoire. Ce serait énoncer clairement ce que les uns et les autres ne sont jamais parvenus à dire. L'intelligibilité immédiate d'un trouble est un bobard car sa compréhension ne peut qu'être lente et sinueuse. Si on savait de quoi il s'agissait, cela se serait su depuis longtemps et les uns et les autres ne se seraient pas enlisés dans un territoire désespérant. Il y a ainsi une vitesse ou un lentement de l'intelligible qui s'accomplit dans le passage du plus ou moins trouble au plus ou moins clair. Le trouble force au ralentissement car il est ce qui résiste à une mise en forme intelligible. L'intelligibilité existante, disponible ne convient pas tout à fait, voire pas du tout. Le trouble astreint à laisser une

**L'intelligible est ce qui peut être compris. Immanquablement, au-delà de soi, être compris par les uns et les autres. Le sensible est ce qui peut être perçu par les sens. Lui aussi demande à être dans un horizon commun si une personne (ou un collectif) ne veut pas être seule avec ce que perçoivent ses sens.**

part de son intelligence et de sa sensibilité dans le confus. Il y a comme un paradoxe du trouble qui invite à rendre plus clair et à sans cesse revenir à ce qui résiste à cette clarification. Pour autant, le mouvement s'honore de clarifications pour que l'intelligible et le sensible puissent devenir sinon un peu communs, du moins se partager. L'intelligible est ce qui peut être compris. Immanquablement, au-delà de soi, être compris par les uns et les autres. Le sensible est ce qui peut être perçu par les sens. Lui aussi demande à être dans un horizon commun si une personne (ou un collectif) ne veut pas être seule avec ce que perçoivent ses sens. Rendre intelligible et rendre sensible sont des mouvements, des efforts, pour rendre le monde plus partagé.

L'intelligible et le sensible déplient des problèmes distincts quand on tente de les exprimer dans des régimes d'énonciation, des paroles, de l'écriture. L'intelligible va être confronté à la difficulté de définir un objet de pensée et des concepts porteurs de signification pour soi et pour autrui. Le sensible va devoir chercher à exprimer, traduire, évoquer dans le langage ce qu'il perçoit par les sens. Un savant comme Leibniz (1646-1716) éclaire les difficultés de ces deux situations<sup>51</sup>. À son époque, les sciences et de plus en plus de disciplines cherchent à rendre compte de la nature en instaurant une distance, en éloignant la nature en tant qu'objet que l'on tentera de saisir au-delà des apparences sensibles. Cette distanciation s'accomplit en introduisant une formalisation par l'esprit de ce qui se déroule dans le réel. Le mouvement d'une boule, par exemple, sera décrit par les mathématiques et la physique. Pour saisir l'être vrai du réel, il nous faut obstinément détacher l'esprit des sens. Leibniz, qui est d'ailleurs tout autant philosophe que mathématicien et linguiste, va suivre ses contemporains. Mais la façon dont il opère des distinctions dans le processus de savoir réintroduit une place déterminante au sensible. Selon Leibniz, les connaissances, les notions, peuvent être claires ou obscures. Une notion est obscure quand elle ne me suffit pas pour reconnaître la chose représentée. J'ai le souvenir d'un oiseau ou d'un visage, mais je serais incapable de les reconnaître s'ils m'étaient présentés. A l'inverse, une

<sup>51</sup> Pour une synthèse de cette question, voir le texte dont nous nous sommes inspirés de Boucquiaux, Laurence. *Dire l'indicible. Leibniz et le partage de l'expérience sensible*. Téléchargeable sur le site de la faculté de philosophie de l'université de Liège : <http://web.philo.ulg.ac.be/culturessensibles/wp-content/uploads/sites/34/pdf/Laurence-1.pdf>

notion claire me permet de reconnaître la chose représentée. Ceci est le cas quand je me forme une notion claire d'une voiture, du rouge, d'une famille, d'une institution plus abstraite comme un État, ou d'une idée comme la liberté. Parmi les notions claires, Leibniz distingue deux catégories : les notions claires et distinctes, et les notions claires et confuses. Les notions claires et distinctes nous introduisent aux difficultés que rencontre l'intelligible. Il s'agit de distinguer les traits qui définissent quelque chose et de les nommer, de les dire. La tâche est abordable pour une « tasse », elle devient beaucoup plus complexe pour « hospitalité » ou « justice ».

D'un autre côté, les notions claires et confuses nous introduisent aux difficultés du sensible. Avec une notion claire et confuse, « je ne peux pas énumérer les marques suffisantes pour distinguer la chose d'autres choses ». Autrement dit, je ne peux dire les traits distinctifs. Il est possible de reconnaître, mais par d'autres moyens que ceux de l'intelligible. Par exemple, le rouge est une couleur que je peux reconnaître. Par contre, je ne peux pas énumérer les traits qui la distinguent du bleu. Je peux la renvoyer à des objets dont elle est une des propriétés (le sang, un rubis, un coquelicot), mais un aveugle n'arrivera jamais à se former une notion du rouge car ce savoir ne peut s'acquérir que par les sens. Tout le savoir sensible relève de ce registre clair-confus. Nous reconnaissons les couleurs, les sons, les saveurs, les odeurs, nous sommes capables de les distinguer clairement, mais nous ne sommes pas capables d'énoncer les traits qui permettent ces distinctions. « C'est pourquoi nous ne pouvons communiquer cette connaissance autrement qu'en mettant notre interlocuteur face à l'objet correspondant<sup>52</sup>. » L'expérience sensible a des difficultés à devenir dicible car « rien d'autres que les sens ne peut nous apprendre ce que sont les qualités sensibles<sup>53</sup>. » Le langage est amené à chercher des moyens - des manières de dire - pour symboli-

**Les notions claires et distinctes nous introduisent aux difficultés que rencontre l'intelligible. Il s'agit de distinguer les traits qui définissent quelque chose et de les nommer, de les dire.**

**L'expérience sensible a des difficultés à devenir dicible car « rien d'autres que les sens ne peut nous apprendre ce que sont les qualités sensibles. » Le langage est amené à chercher des moyens - des manières de dire - pour symboliser ce qui est perçu par les sens.**

ser ce qui est perçu par les sens. Pour Leibniz, en bon baroque, l'expérience sensible est une pliure, un enveloppement infini du monde qu'il faudra à chaque fois déplier ici ou quelque part. Nous rencontrons l'existant par une infinité d'impressions, trop petites, trop grandes ou trop nombreuses pour être distinguées, mais qui se font sentir plus ou moins confusément. Ceci nous plonge dans des

« élucidations interminables<sup>54</sup> » qui témoignent justement de la complexité infinie du monde. Nous sommes dans une « perpétuelle inquiétude<sup>55</sup> », nous sentons sans connaître.

L'anthropologue François Laplantine raconte dans *Penser le sensible*<sup>56</sup> une série d'expériences sensibles qu'il a pu relever grâce à ses observations ethnographiques : respirer, marcher, danser, écouter, accepter la vulnérabilité... Il y analyse à plusieurs reprises la tension entre « dire » et ces expériences sensibles, notamment dans un chapitre sur l'ambiance. Dire une ambiance ne peut se satisfaire « d'énoncés définitionnels et de substantifs ». Ils sont insuffisants car la singularité sensible d'une ambiance enveloppe une fluctuation qui concerne l'endroit et le moment. « Une am-

*ambiance advient nécessairement (mais aussi revient et revient) où (en ce lieu, dans ce quartier) et quand (il se passe quelque chose en ce lieu). Elle n'est rien d'autre en fait que la perception de cette conjonction de l'ici et maintenant qui, contrairement à un objet, n'a aucune stabilité et ne connaît aucune invariabilité. Toute ambiance est relative à un mouvement de variation évoluant à travers des modulations (le plus souvent infinitésimales). Toute ambiance connaît un essor, une croissance, des phases de transformation, de déclin puis de disparition<sup>57</sup>. »* Le dire ne peut s'arrêter à une

**dénotation**, disent les linguistes, à savoir énoncer les éléments invariants et non subjectifs de la situation. Ce que Leibniz appellerait une notion claire et distincte. Dire nécessite des **connotations**, à savoir énoncer des traits de significations qui relèvent du contexte particulier de l'emploi d'un

<sup>52</sup> Boucquiaux, Laurence. Op. cit., p. 3.

<sup>53</sup> Ibidem, p. 6.

<sup>54</sup> Le mot est de Merleau Ponty à propos du sensible auquel nous conduit Leibniz. Cité par Boucquiaux, Laurence. Op. cit., p. 3.

<sup>55</sup> Boucquiaux, Laurence. Op. cit., p. 9

<sup>56</sup> Laplantine, François. *Penser le sensible*. Pocket, 2018.

<sup>57</sup> Ibidem, p. 71.

mot. Pour dire une ambiance, il faut ajouter par exemple des adjectifs qui la connotent : une ambiance flamboyante, déprimante, pittoresque, avilissante. Et pour énoncer les modulations singulières d'une ambiance, le dire doit emprunter une forme qui déploie le temps. L'ambiance « *peut être racontée, chantée, dansée, filmée, mise en scène* - Et François Laplantine soulève justement la difficulté, voire l'impossibilité, de dire le sensible - *Mais ce qui est ainsi non plus représenté mais recréé est une autre ambiance*<sup>58</sup>. » Ce qui du point de vue de la création d'un territoire existentiel n'est pas vraiment un mal.

Rendre intelligible et rendre sensible passent par deux modalités d'écriture différentes. L'intelligible est ce qui peut être compris. Ici, comprendre revient (1) à poser un objet de pensée comme défini, et notamment penser un signe en tant que présentant une signification. A savoir se former une idée claire et distincte du concept « pomme » et du mot (signe) « pomme ». Comprendre revient aussi (2) à reconnaître qu'un fait ou une proposition sont logiquement contenus dans une formule générale déjà admise. Par exemple comprendre l'acte de l'avare en l'insérant dans une généralisation antérieure de l'attrait de la richesse. Rendre intelligible revient à poser un objet de pensée qui permet d'y incorporer la reconnaissance d'un objet, d'un fait ou d'une proposition. Rendre intelligibles la justice sociale, l'hospitalité, la reconnaissance et l'émancipation implique de définir ces concepts et de faire varier - en pensée - ces définitions. Il existe pour chacun de ces concepts une bataille de la pensée pour faire tenir leur définition. Pour des concepts comme les idées, cette bataille est heureusement incessante. Ces définitions permettent de reconnaître des actes et des propositions (énoncés, discours) comme « justes », « hospitaliers », « émancipateurs »... et ainsi de les comprendre comme tels car ils correspondent aux définitions que la pensée s'en est données. Mais la pensée peut se donner d'autres définitions de la justice, de l'hospitalité ou de l'émancipation qui permettront de reconnaître ou connaître autrement les situations. En ce qui concerne notre travail d'écriture, nous faisons dès lors varier ces définitions. L'hospitalité ou la justice

**Mais la pensée peut se donner d'autres définitions de la justice, de l'hospitalité ou de l'émancipation qui permettront de reconnaître ou connaître autrement les situations.**

**C'est pourquoi le dire du sensible passe souvent par la narration d'une histoire. Celle-ci permet de rejoindre la situation et de transmettre à un lecteur ou un auditeur cette sensibilité.**

sont toujours des variations sur l'hospitalité ou la justice pour rendre intelligibles différents points de vue. Le partage du sens auquel prétend l'intelligible s'inscrit dans un commun toujours controversé, c'est-à-dire démocratique.

Rendre sensible nécessite un autre processus d'écriture. Le sensible est ce qui peut être perçu par les sens. Cette perception s'effectuant vis-à-vis de l'ici et maintenant d'un objet ou d'une situation, l'énonciation s'accomplit en racontant la singularité de ce moment et de ce contexte sensible. Au lieu de chercher des invariants, le dire connote la situation pour rejoindre les circonstances. On raconte.

On relate ce qui est perçu de l'ici et maintenant dans sa différence sensible avec un ailleurs et un autre temps. C'est pourquoi le dire du sensible passe souvent par la narration d'une histoire. Celle-ci permet de rejoindre la situation et de transmettre à un lecteur ou un auditeur cette sensibilité. Nous retrouvons ici une extension courante de la définition du sensible. Être sensible est sympathiser avec les émotions d'autrui. Rendre sensible revient ainsi à permettre aux uns et aux autres de sympathiser avec les composantes sensibles d'un territoire existentiel. Clairement et confusément pour reprendre les mots de Leibniz. Clairement car l'énonciation nous permet de reconnaître les situations. Mais l'identification de traits qui leur donneraient une consistance conceptuelle stabilisée est confuse.

Le point de vue sensible permet de rejoindre les situations où ce qui est à l'oeuvre chez une personne reçoit si peu de considération que cette personne elle-même devient invisible. Ce dont elle est capable d'accomplir de son humanité n'est plus du tout perçu, ou déconsidéré, sali, abîmé au point que le regard est détourné. Ou encore, ce qui fait vie est normé dans un autre discours qui ne repère que ce qui l'intéresse et donc efface les singularités. Dans toutes ces variantes, les capacités humaines ne parviennent plus à une mise en forme dans un régime d'énonciation. Le dicible est effacé. La situation bascule dans l'invisible. On serait tenté de considérer que dans ces situations seul le sensible est susceptible de rétablir un

<sup>58</sup> Laplantine, François. Op. cit., p. 73.

contact. Il y a parfois comme une antériorité du sensible. D'abord entendre une voix, un cri, des paroles en tant que voix. D'abord regarder un visage. D'abord connoter des alentours, tourner autour. Le régime d'énonciation qui se fait avec ces territoires existentiels emprunte ainsi la forme du récit. Il n'y a pas vraiment d'autre voie. Il est juste possible de faire varier différentes sortes de récits : des récits d'expérience, des fictions, des évocations poétiques, etc. Parfois, dans une recherche de ce dont il s'agit vaut-il la peine de prendre ce temps. Il peut être long.

Le temps des récits, des connotations, des histoires et des alentours n'est pas uniquement celui qui est nécessaire au rétablissement d'un contact, peut-être même d'une rencontre. Les régimes d'énonciation sensible permettent d'introduire de la précarité dans ce qui est tenu pour intelligible. Le trouble-souffrance invite à une circulation entre les modes d'expression. L'impuissance à dire, à faire, à s'estimer dans la souffrance rappelle que les capacités humaines sont intrinsèquement vulnérables. Le concept de reconnaissance est invité à incorporer quelque part cette fragilité. Reconnaître, sous un certain sens, est intrinsèquement dépendant d'une relation incertaine à autrui. Le concept, la définition intelligible de la reconnaissance se transforme, comme dans la reconnaissance en tant que prendre soin, en tant que « care »<sup>59</sup>. Et par boucles et retours, disposer d'une telle énonciation de la reconnaissance ouvre à d'autres actualisations des manières de rendre sensible les territoires existentiels. Il y a ainsi des passages, des rythmes à trouver entre les deux régimes d'énonciation. D'une part, pour rendre sensible autrement. D'autre part, pour rendre intelligible autrement.

---

<sup>59</sup> Pour une étude de ces circulation entre le « care » et le concept de reconnaissance et de justice sociale, voir Absil, Marie. *Constituer un commun : singularité, vulnérabilité, soin*. Centre Franco Basaglia, 2014.

## CHAPITRE 6

### COMPOSER DES NORMES.....

Pour commencer, on s'est efforcé d'abandonner les horizons normatifs qui nous étaient donnés. Le sujet de l'écriture aurait pu être la santé mentale. Celle-ci désigne un champ de ressources, que l'on tente aujourd'hui d'organiser en réseau, qui chacune contribue à la santé mentale. Ce champ tend à englober tous les territoires existentiels. Une ressource en santé mentale peut être un conjoint, une famille, un proche, des voisinages, des services d'aide ou de soin, des associations, un employeur, un système éducatif, un système de sécurité sociale... L'ambition expansive de la notion de santé mentale devrait nous rendre particulièrement attentifs à son aspect normatif. La vie doit être orientée vers le bien-être. Ceux qui s'impliquent dans la santé mentale - et finalement, au-delà du « secteur de la santé mentale », il peut s'agir de tout le monde - encouragent les conduites qui amèneraient au bien-être. Créer un sujet d'écriture autrement centré devait nous permettre de ne pas s'inscrire - d'abord - dans un horizon normatif donné. Les notions de trouble, de souffrance, de territoire existentiel permettent - d'abord - de se donner des espaces de recherche sur ce dont il s'agit. Telles que nous les avons définies, ces trois notions ouvrent des incertitudes. Le trouble nous ramène sans cesse au pas-si-clair que ça. La souffrance nous rappelle assidument nos impuissances. Le territoire existentiel est un acte culturel qui en appelle à la créativité hypothétique des autres. Ces notions ouvrent ainsi une place possible pour chacun. Elles dégagent un espace où la recherche commence dans une égalité. Non pas une égalité de savoir, mais l'inverse. Chacun ne sait pas trop bien de quoi il s'agit. Les savoirs ou les normes trop établies sont destitués. Ce désir de commencer dans cette forme d'égalité est désir d'émancipation.

Néanmoins, il arrive qu'un être souffrant ne

parvienne pas à habiter un territoire existentiel qui lui permettrait de s'émanciper de sa souffrance. Le territoire n'arrive pas à créer suffisamment de voisinages. Les rencontres ne se produisent plus. La reconnaissance n'aboutit jamais. L'injustice ne se dit plus, elle se crie ou sombre dans le silence. Un dissensus, un écart vécu s'installe. Les intentions des uns et des autres sont devenues discordantes. Ils ne se réfèrent plus aux mêmes règles. Ils n'ont plus les mêmes pratiques. Une mésintelligence inonde le territoire. On ne se comprend plus. En se justifiant, il peut arriver qu'on ne partage plus les mêmes univers d'inspiration. Ça fâche, ça déprime, ça éloigne. Le dissensus est toujours un dissentiment, une discordance qui s'éprouve affectivement. Il peut même arriver que le territoire ne s'éprouve que sur ce mode sensible où le chaos est raconté dans ses répétitions quotidiennes mêlant colère, frustration ou désespérance comme seules variations des affects.

La deuxième partie de cette étude cherchait à donner quelques formes à une émancipation hors d'une assignation au trouble et la souffrance. Les univers d'inspiration ont pour fonction d'impulser ces mouvements, d'aérer les territoires où s'expriment les rapports aux troubles-souffrance. Ils aèrent, ils bigarrent des composantes, ils déballetent des imaginaires. Les univers de reconnaissance-émancipation, de justice sociale, d'hospitalité ne disent pas précisément vers quoi aller. Ils étendent sur le territoire un horizon virtuel que ses habitants pourront actualiser. Rendre sensible et rendre intelligible sont deux régimes d'expression. Ils expriment les univers d'inspiration imaginaires. Autrement dit, ils les symbolisent. Ils énoncent des conceptualisations. Ils racontent des histoires. Ceci rend possibles leur transmission et leur mise en œuvre. Ceci permet aussi des modulations par retour du réel. Les régimes d'expression font varier les conceptualisations intelligibles. Ils multiplient les points de vue dans les récits sensibles. Ces variations, modulations, itinérances sont déjà des mouvements d'émancipation.

Qui met en œuvre ces mouvements d'émancipation ? Chacun, chacune. Les personnes, les associations, les organisations. La question serait mieux formulée si elle demandait qui supporte ces mouvements d'émancipation, avec le double sens de supporter : soutenir la mise en œuvre et tenir le coup. Le chacun a évidemment aussi besoin de supports collectifs et sociétaux qui le dépasse. L'institu-

tion est ce support<sup>60</sup>. « La fonction essentielle de l'institution est d'être un système de médiations permettant l'échange interhumain à plusieurs niveaux.<sup>61</sup> » Cette définition de Ginette Michaud offre un juste rebond pour penser dans quelles circonstances l'institution devient cruciale : quand il y a besoin d'un système de médiation pour relancer l'échange interhumain. Ça pourrait être entre un sujet et les autres, mais aussi entre différents collectifs, différents ensembles humains plus ou moins (dés)organisés. La médiation s'effectue sur plusieurs registres. Cette définition très classique les précise : « L'institution désigne un ensemble de pratiques, de rites et de règles de conduite entre des personnes ainsi que l'ensemble des représentations qui concernent ces pratiques, qui définissent leur signification et qui tendent à justifier leur existence. » Les médiations jouent sur deux plans. Sur un plan imaginaire, avec des représentations de ce qui importe pour vivre ensemble. Ce sont notamment les univers d'inspiration, une idée que des humains se donnent de la justice sociale, de l'émancipation, de l'hospitalité. Ce qui est imaginaire étant par définition incorporel ou idéal, les médiations ont besoin de se réaliser sur un deuxième plan : symbolique. Les gestes, les images, les règles de conduite, les pratiques comme celles d'une écriture qui permet d'exprimer et de mettre en œuvre l'imaginaire. Ils le symbolisent. L'institution a besoin de ces deux plans pour accomplir des médiations. Celles-ci se révèlent d'autant plus nécessaires quand il y a un chaînon manquant entre une personne et les autres. Cela force à (ré)inventer l'institution. Cela est très vrai avec les personnes qui ne parviennent pas à s'émanciper suffisamment de leurs souffrances psychiques. Le psychiatre Pierre Delion en parle avec justesse : « L'institution est le chaînon manquant entre le sujet et les autres. (...) Il s'agit d'une co-construction entre ce sujet malade et les autres, chargés de le soigner. Sous un certain rapport, c'est un quasi-objet transitionnel qui met en relation le sujet et les autres, un objet doté de capacités d'adaptation « suffisamment bonnes » (...), mais aussi de possible pérennisation sans destruction, jusqu'à ce que des représentations internes permettent de se passer de cet objet « insti-

**Il y a ici un autre régime d'écriture à produire qui énonce ces normes, sociales ou sociétales, qui vont supporter la mise en œuvre des institutions à faire.**

tion »<sup>62</sup>. L'institution devient ce que les soignants et l'être souffrant mettent en place pour pérenniser des représentations internes, un imaginaire, et des gestes, des pratiques, des relations qui permettent des compositions existentielles très réelles. Ainsi, les institutions peuvent se réaliser dans des refuges ou des maisons. Mais elles sont surtout des abris imaginaires et symboliques que les uns et les autres se donnent pour faire vivre des territoires existentiels, des scènes de rencontre et d'accompagnement, d'expression et d'accomplissement.

Des institutions, nous en avons assez dit sur son volet imaginaire, ses univers d'inspirations qui alimentent le désir commun de vivre ensemble. Il reste à préciser stabiliser – normer – une articulation entre les univers d'inspiration et des pratiques qui les expriment. Il y a ici un autre régime d'écriture à produire qui énonce ces normes, sociales ou sociétales, qui vont supporter la mise en œuvre des institutions à faire. Le principe d'une norme est de prélever dans un territoire des conduites que les existences doivent honorer. Les sujets s'honorent grâce à la répétition de ces conduites. Ceci est par exemple le principe à l'œuvre pour la santé mentale qui encourage les conduites qui mènent au bien-être. Les normes gouvernent les conduites. On dit aussi qu'elles sont une bio-politique. Elles gouvernent la biographie de sujets. Elles sont en quelque sorte nécessaires à la vie d'un sujet. Mais en même temps, celui-ci n'est pas que simple répétition de la norme. Il est variation de cette répétition. Il use de la norme. Il l'actualise dans ses conduites. Une norme tient par cette actualisation répétée, dans des contextes particuliers, par des sujets particuliers. L'actualisation de la norme passe par une répétition, sinon elle devient rareté et disparaît en tant que norme, et par une variation car elle se réalise par des sujets et des contextes qui diffèrent. Les philosophes Fabienne Brugère et Guillaume Leblanc pointent le trouble qui naît de l'actualisation de la norme par des sujets. « La seule relation qui prévaut dès lors entre sujet et normes ne peut être qu'une relation troublée : trouble dans les normes et trouble dans le sujet. Ce trouble, loin d'être ce qui empêche la productivité de la norme ou le dévelop-

<sup>60</sup> Sur l'institution comme médiation interhumaine auprès des troubles-souffrance voir : Croufer Olivier. *L'errance de l'hospitalité* (op. cit.), p. 17-18.

<sup>61</sup> Michaud, Ginette. î. Paris : Gauthiers-Villars, Interférence, 1977. Cité par Delion, Pierre, *Accueillir et soigner la souffrance psychique de la personne. Introduction à la thérapie institutionnelle*. Paris : Dunod, 2011., p. 34

<sup>62</sup> Delion, Pierre. *Op. cit.*, p. 35.

pement de la scène subjective est au contraire ce qui les favorise.<sup>63</sup> »Rendre sensible peut devenir un régime d'énonciation qui trouble la norme. Il peut rendre audibles, sensibles, visibles un trouble du sujet et un trouble de la norme. Rendre intelligible peut devenir un régime d'énonciation qui permet de comprendre en faisant varier les normes qui invitent à la reconnaissance-émancipation, à l'hospitalité, à la justice sociale, et même de fragiliser ces normes, de les déstabiliser en controverse.

Une façon de produire de la norme sur le plan social et sociétal est de l'inscrire sous une forme législative (et toutes ses variantes politiques : décret, circulaire, etc.). L'horizon est de permettre le renouvellement d'institutions qui soutiennent des médiations humaines qui aujourd'hui viennent à manquer auprès des troubles-souffrance. Ce troisième registre d'écriture arrive comme le reflux des deux autres, rendre sensible, rendre intelligible. Il écrit en vue des normes qui re-institueraient un commun, un autre alliage des plans imaginaires et de leur mise en œuvre par des pratiques, des règles ou des gestes inspirants.

---

<sup>63</sup> Brugère Fabienne, Leblanc, Guillaume. *Judith Butler. Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*. P.U.F., 209, p.13

## POURSUITES.....

La force d'un sujet d'écriture se révèle dans les manières d'être auxquelles il invite. Le trouble et la souffrance donnent forme aux manières d'écrire. L'écrivain est invité dans une recherche qui épouse une énigme, une incertitude sur ce dont il s'agit et dès lors sur qu'il s'agit aussi de raconter. Cette quête compliquée est aussi celle du sujet qui, dans sa souffrance, est abattu dans ce qu'il aurait à en dire. L'écriture parle pour et avec celui-là. À moins de le dénier tout à fait, l'écrivain ne peut prétendre énoncer d'emblée quelle lumière joyeuse transformerait la vie. De l'autre côté du texte, les manières d'être du lecteur ou de l'auditeur pourraient être engagées dans les mêmes mouvements, ceux d'une recherche alentour du trouble et de la souffrance. En tant que recherche ou aventure, les chemins ne sont jamais donnés d'avance. Au mieux peut-on offrir des variations, des modulations qui invitent la vie à être différemment.

Une première façon de structurer ces variations est de différencier les régimes d'expression. En l'occurrence dans cette étude sur l'écriture, il s'agit de régimes d'énonciation. Les troubles sont des forces qui résistent aux mises en forme courantes. La souffrance exprime une impuissance. La vie peut en devenir inaudible, invisible, turbulence d'incompréhensions. Un premier régime d'expression est d'aller à la rencontre de ces situations et de tenter de rendre sensible ce qui ne parvenait pas à l'être. Cette écriture permet de s'affranchir des discours ordonnés. Une autre modalité d'énonciation est de rendre intelligible. Même au cœur des troubles et de la souffrance, la vie n'est jamais chaos vidé de tout sens et d'une compréhension possible. En tout cas, ce pari est toujours à relever car l'inter-compréhension est indispensable à l'humanité. Une manière de rendre intelligible est tenter de dire ce que pourrait être une manière d'exister en conceptualisant l'hospitalité, la reconnaissance-émancipation et la justice so-

ciale. Ici non plus, point de mots d'ordre, mais des variations possibles de ces univers d'inspiration qui inviteraient les uns et les autres à varier leurs manières d'être. Le troisième régime d'expression vise à soutenir les relations interhumaines sur un plan collectif, voire sociétal. Être au cœur d'un trouble et dans une souffrance plus ou moins intense est relativement insupportable. Le support est fondamental. Rendre sensible et rendre intelligible soutiennent des émancipations hors d'une assignation et conduisent vers ce qui peut faire vie. Le régime d'énonciation normative porte ce support sur le plan des institutions. Il tente de dire les médiations manquantes entre les humains pour alléger les vies trop affectées par les troubles et la souffrance. L'écriture en vient à imaginer les institutions possibles jusqu'à ce point limite où elle énonce ce qu'elles devraient être dans une forme presque législative. Ces trois régimes d'écriture se fécondent mutuellement. Non seulement à l'intérieur de chaque régime d'énonciation les modulations du sensible, de l'intelligible et des horizons normatifs sont fondamentales pour esquisser des émancipations. Mais il est tout autant essentiel de circuler parmi ces trois manières d'être en rapport avec les troubles et la souffrance. L'émancipation s'accomplit en passant par ces trois recherches expressives et en les rythmant selon une cadence qui reste à trouver.

Le temps module les manières d'être au trouble et la souffrance. Il fait tourner la vie, il actualise des répétitions, des habitudes et des histoires, il introduit des bifurcations, des aventures et des événements. C'est dans le temps qu'il est possible d'accomplir un processus d'émancipation. L'écriture et les régimes d'écriture travaillent ces rapports au temps tant du point de vue de l'écrivain que du lecteur ou de l'auditeur. Cela est vrai de façon générale, cela l'est avec d'autant plus d'acuité auprès du trouble et de la souffrance qui l'un et l'autre ouvrent à des questions dont les issues ne se donnent pas d'emblée. Ils nous convoquent dans le temps. Une façon de penser et d'organiser ce temps est de réaliser des séquences. Les textes sensibles, intelligibles, normatifs transforment les rapports aux troubles et la souffrance en passant de l'un à l'autre. L'ordre de succession importe. Il crée une histoire avec des lecteurs et auditeurs : d'un sensible -> quel intelligible est possible ; des horizons normatifs -> comment sont-ils questionnés par des variations de l'intelligible ou des récits sensibles ; etc. L'intervalle de temps entre deux textes est une

**Une séquence actualise, donne par des énonciations ce qui est (réel) ou pourrait être (possible), en empruntant plusieurs régimes d'expression.**

autre variable d'une séquence. Parfois un texte du sensible se mêle presque en même temps à un texte de l'intelligible, dans une lecture à deux voix, dans un élan d'écriture. Parfois il est plus utile de durer avec des récits, assez de temps, avant de passer à d'autres régimes d'expression. Etc.

Ces différentes séquences révèlent deux rapports au temps essentiels aux modulations des manières d'être au trouble-souffrance. L'écriture permet d'ouvrir une différence entre un temps actuel et un temps virtuel. L'actuel est ce qui est donné. Ce donné par l'écriture peut être du réel, mais cet actuel peut aussi être du possible. On peut donner par l'écriture du possible : le sensible peut raconter comment la situation pourrait tourner au-delà de ce qui se déroule, l'intelligible peut faire varier des définitions au lieu d'en donner une seule, la norme peut énoncer ce qu'une institution pourrait être au-delà de ce qu'elle est. Une séquence actualise, donne par des énonciations ce qui est (réel) ou pourrait être (possible), en empruntant plusieurs régimes d'expression. Mais l'écriture introduit aussi un autre rapport au temps : au virtuel. À l'inverse de l'actuel, le virtuel est ce qui n'est pas donné. Il n'est pas donné ni dans le réel, ni dans le possible. Sur le plan sensible, quand le récit nous laisse au bord d'un événement qui n'est pas encore là et qu'on ne connaît pas, quand l'ambiance étouffe au point qu'il faudra bien qu'il y ait des lignes de fuites (lesquelles ?). Sur le plan intelligible quand l'écriture nous amène au bord d'un problème qu'elle peine à énoncer, quand des aspects restent impensés, quand le clair est surtout incomplet. Sur le plan normatif, quand ça cloche encore, quand les médiations interhumaines semblent toujours manquer dans l'institution. L'écriture s'arrête à ces limites, le temps d'après n'est pas donné, il n'est pas connu, l'enchaînement n'est ni prévu ni prévisible, il ne peut être déduit ni d'une causalité, ni d'une finalité. Ces régimes d'expression restent-ils suspendus à une incomplétude ? Certainement. Le virtuel est essentiel à la vie : ça laisse une place au sujet (sensible, pensant) en laissant inconnue la suite de son histoire. Penser vraiment ne peut être que dans une rencontre avec ce qui n'est pas encore là, pas encore mis en forme par la pensée. Une séquence se cadence aussi par des suspensions de l'écriture et des textes qui ouvrent au virtuel et donnent, au-delà de la frustration ou de la perplexité, une chance à de la liberté.

**Une séquence se cadence aussi par des suspensions de l'écriture et des textes qui ouvrent au virtuel et donnent, au-delà de la frustration ou de la perplexité, une chance à de la liberté.**

**L'écriture cherche les conditions d'une variation des affects.**

Poursuivre implique de moduler les manières d'être parmi les régimes d'expression. Séquencer revient à cadencer des rapports au temps pour que l'écriture actualise pas à pas des manières d'être et scande à l'occasion des silences qui nous suspendent à un temps virtuel. Il existe une troisième manière de penser le séquençage : la variation des affects. L'affect est la rencontre avec une force qui s'éprouve dans un corps. En prenant la souffrance comme sujet d'écriture, la variation des affects devient une préoccupation centrale. L'écriture cherche les conditions d'une variation des affects. Le régime d'expression sensible est par excellence le lieu de cette recherche : qu'est-ce qui dans telles circonstances déployées par le récit fait signe, fait surgir des forces qui affectent le cours des personnages et des lecteurs ? Le sensible n'est pas seulement un point de départ, il est ce qui met sans cesse en mouvement les manières d'être affecté ou d'affecter. Il raconte les variations possibles d'un affect : la souffrance, la tristesse, le désespoir, l'abattement... Il raconte les variations possibles des affects (tristesse, joie, colère, enthousiasme...). Ces variations peuvent être enveloppées dans un même personnage. Elles peuvent être développées chez divers personnages dans une situation commune ; le récit déplie alors des points de vue, des manières différentes d'être affecté ou d'affecter en regard des mêmes circonstances. Le sensible est aussi l'occasion de mettre la pensée en mouvement. La pensée commence quand elle est sensible à quelque chose d'inconnu, d'imprévu. Le sensible est un lieu de relance de la pensée. Il lance des signes qui vont forcer la pensée à faire varier ses points de vue et pas à pas tenter de les rendre intelligibles. Il y a alors des affects propres à la pensée quand elle parvient (joie) ou non (tristesse) à déployer de façon claire et distincte les forces en rapport. Être attentif à la variation des affects est un guide précieux pour estimer la valeur d'une séquence.

Ainsi s'invite l'écriture pour poursuivre la vie et la marche du monde. Sans fin, plutôt comme un éternel retour de ses régimes d'expression pour créer des récits, des pensées et des institutions qui reviennent sans cesse à ce que les troubles-souffrance ne nous avaient pas encore raconté de notre humanité.

## **TABLE DES MATIÈRES. ....**

Introduction .....	2
Chapitre 1. Être là (1) ? Un trouble .....	4
Chapitre 2. Être là (2) ? La souffrance .....	11
Chapitre 3. Être là (1) ? Des territoires existentiels .....	14
Chapitre 4. Inspirer, aérer, bigarrer.....	17
Chapitre 5. Rendre intelligible, rendre sensible.....	22
Chapitre 6. Composer des normes.....	26
Poursuites.....	29